UN CAS DE CONSCIENCE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. CHARLES LAFONT,

Représentée pour la première fois au Théâtre Français, par les Comédiens ordinaires du Roi, le lundi 9 décembre 1839.

DISTRIBUTION:

M. DE VARNA. (Premier rôle.)	M. SAMSON.
NINETTE, sa fille. (Ingénuité.)	Mlle DOZE.
M. FABRICIUS, son ami. (Haut comique.)	M. PERIER.
Mme FABRICIUS. (Premier rôle marqué.)	Mlle MANTE.
LÉOPOLD, neveu de Mme Fabricius. (Deuxième amoureux.)	M. MIRECOUR.
M. WOLF, ministre du culte luthérien. (Père noble.)	M. DESMOUSSEAUX.
CHARLES, son neveu. (Jeune premier rôle.)	M. GEFFROY.
UN DOMESTIQUE	M. ALEXANDRE.

La scène se passe à Stuttgard, de nos jours.

ACTE I.

Un salon chez M. de Varna. Portes latérales; porte au fond. La décoration est la même pendant les trois actes.

SCÈNE I.

M. DE VARNA, feuilletant des papiers; M. et Mme FABRICIUS, assis à une table, et prenant du thé; NINETTE, entre eux.

M. FABRICIUS.

Donnez-moi encore une tasse de thé, Ninette... Votre père est furieusement occupé de sa lecture... Mon cher Varna, je bois du thé délicieux!.. pourquoi n'es-tu pas des nôtres?..

M. DE VARNA.

Tout à l'heure.

M. FABRICIUS.

Que Diable lis-tu là avec tant d'attention?..

M. DE VARNA.

Un rapport sur une affaire très importante.

M. FABRICIUS.

Dont l'auteur...

M. DE VARNA.

Est M. Miller, mon secrétaire.

M. FABRICIUS.

Ah! charmant sujet!.. du savoir sans pédanterie, de l'esprit sans insolence, et de la politesse! Il ne ressemble guère aux jeunes gens de ce temps-ci...

NINETTE.

N'est-ce pas, M. Fabricius?.. Voulez-vous encore une tasse de thé?..

Mme FABRICIUS.

N'ai-je pas vu, sur votre piano, une romance composée par lui, Ninette?

NINETTE.

Si vous voulez, je vous la chanterai.

Mme FABRICIUS.

Et, dans votre album, des paysages signés de son nom?..

NINETTE.

J'en fais des copies.

Mme FABRICIUS.

C'est un génie universel.

M. FABRICIUS, à part.

Mme Fabricius a quelque chose, ce matin.

NINETTE, voyant son père qui se lève.

Ah! mon père, vous avez fini?

(Elle lui sert une tasse de thé.)

M. DE VARNA.

Eh bien! mesdames, avez-vous préparé vos toilettes pour la solennité de demain?.. Grand sujet de consultation!*

Mme FABRICIUS.

Ah! que cette question révèle bien le superbe mépris que vous avez pour nous, chétives créatures, toujours occupées de chiffons!..

M. FABRICIUS, à part.

Elle a quelque chose... (Haut.) Quelle est cette solennité?

M. DE VARNA.

L'as-tu oublié, froid personnage!.. le dix-huit octobre!.. Est-ce que cette date-là ne fait rien vibrer dans ta poitrine! Il y a vingt-six ans, à pa-

* M. Fabricius, M. de Varna, assis à table: Ninette, Mme Fabricius.

reil jour, l'Allemagne recouvrait son indépendance, sur le champ de bataille de Leipsick!..

M. FABRICIUS.

Je n'y étais pas.

M. DE VARNA.

J'y étais, moi!..

NINETTE.

Enfin, la journée de demain est une fête pour toute l'Allemagne... et la ville donne un grand bal.

M. FABRICIUS.

Comptez-vous y aller, madame?

Mme FABRICIUS.

Assurément.

M. FABRICIUS.

Et tu y mèneras ta fille?..

M. DE VARNA.

Sans aucun doute.

M. FABRICIUS.

Qu'allez-vous faire dans cette cohue?

M. DE VARNA.

Un des travers les plus communs chez les personnes de notre âge, c'est de nier les plaisirs qu'elles ne comprennent plus.

M. FABRICIUS.

Je n'ai jamais compris celui du bal.

M. DE VARNA.

Il y a quelque vingt ans, tu le comprenais à merveille.

M. FABRICIUS.

Ainsi, tu ne crains, pour ta fille, aucun des accidens si fréquens dans les assemblées trop nombreuses?..

Mme FABRICIUS.

Et quel accident peut-il arriver?

M. FABRICIUS.

Madame, la plus belle fête que j'aie vue a été interrompue par un incendie, et moi, qui étais venu pour m'amuser, j'ai failli être brûlé vif.

Mme FABRICIUS.

Vous étiez au bal de la princesse de Schwartzemberg?

M. DE VARNA.

Non; il veut parler d'une fête qui fut donnée en 1815, par les échevins de Vienne, à tous les officiers allemands qui s'étaient battus à Leipsick. L'Empereur avait mis le palais de Barleim à la disposition des ordonnateurs de la fête. A dix heures du soir, le feu prit dans un des salons...

M. FABRICIUS, se levant.

Et le tumulte fut grand.

NINETTE.

Des victimes?

M. DE VARNA.*

Beaucoup de désordre... rien de grave, au fond.

Mme FABRICIUS, à son mari.

Et comment assistiez-vous à cette fête, vous qui ne fûtes jamais militaire, et qui n'étiez pas à la bataille de Leipsick?

M. DE VARNA.

Aussi, n'était-il pas invité; mais moi je souffrais alors des premières atteintes de la maladie qui m'a fait quitter le service. Aller au bal!.. j'y songeais bien. J'étais forcé de garder le lit. Fabricius vint chez moi, et ce même homme qui n'a jamais aimé le monde, pressa, supplia, et fit si bien qu'il emporta mon uniforme et ma carte d'invitation...

Mme FABRICIUS.

Et personne ne reconnu le geai, sous les plumes...

M. FABRICIUS.

Mamour, il y avait quatre mille personnes dans le palais de Barleim... on ne fit guère attention à moi... au reste, ma curiosité faillit me coûter cher. J'ai des frissons quand je songe au danger que j'ai couru; et nous ferons bien de ne plus en parler.

M. DE VARNA.

Au fait, il était convenu que nous ferions une promenade en calèche avant le dîner: nous pouvons partir.

NINETTE.*

M. Miller ne viendra-t-il pas avec nous?..

Mme FABRICIUS, à part.

Toujours M. Miller!

M. DE VARNA.

Je vais le lui proposer, et faire atteler devant moi, mes chevaux les plus doux.

Mme FABRICIUS.

C'est une attention dont je vous saurai gré.

NINETTE.

Vous m'excuserez si je vous laisse. Il faut que j'aille mettre un chapeau. Je ne me ferai pas attendre.

(M. de Varna sort par le fond, Ninette entre chez elle par la porte de gauche.)

SCÈNE II.

M. et Mme FABRICIUS.

Mme FABRICIUS.

J'ai des inquiétudes, Monsieur, de graves inquiétudes.

M. FABRICIUS.

J'avais cru m'en apercevoir; mais, je n'en ai pas deviné le motif.

Mme FABRICIUS.

Ah! vous ne devinez jamais rien!

M. FABRICIUS.

J'attends toujours que tu m'expliques.

Mme FABRICIUS.

C'est ce que je veux faire. Pour commencer, tenez-vous à ce que Léopold, mon neveu, épouse Mlle de Varna, la fille de votre parent et de votre meilleur ami?..

M. FABRICIUS.

J'y tiens beaucoup, puisque cela te fait plaisir.

Mme FABRICIUS.

Vous avez d'autres raisons pour désirer ce mariage... d'abord, Léopold est un beau parti: il n'est pas riche, c'est vrai; mais un récent décret de l'Empereur lui a permis de prendre le nom et les armes de feu le comte de Blumenthal, son grand-oncle; ensuite, il est mon unique héritier, puisque le ciel m'a refusé des enfans...

M. FABRICIUS.

Amélie...

* M. Fabricius, M. de Varna, Mme Fabricius, debout. Ninette fait desservir la table à thé.

* M. Fabricius, Mme Fabricius, M. de Varna, Ninette.

Mme FABRICIUS.

Vous devez donc m'aider à l'établir convenablement.

M. FABRICIUS.

Ce cher Président n'a-t-il pas promis de lui donner sa fille?

Mme FABRICIUS.

Oui, si sa fille y consent; c'est-à-dire que cette petite sotte se mariera tout-à-fait à sa guise, et que si au lieu de Léopold elle veut M. Miller...

M. FABRICIUS.

M. Miller!.. que me dis-tu là?

Mme FABRICIUS.

Je dis qu'il est amoureux de Ninette, et je me trompe fort si Ninette est indifférente pour lui. Vous avez bien pris votre temps pour faire son éloge! Ce petit impertinent! Au reste, tout ceci est l'ouvrage de M. de Varna qui l'a toujours admis à sa table, dans sa voiture. Quand on a des égards exagérés pour ses gens...

M. FABRICIUS.

Ses gens!..

Mme FABRICIUS.

Allez-vous prendre son parti?..

M. FABRICIUS.

Dieu m'en garde!..

Mme FABRICIUS.

Ce n'est qu'un secrétaire, après tout; sait-on quelle est sa famille?.. Comment M. de Varna l'a-t-il connu?..

M. FABRICIUS.

Tu sais que, dans les quelques momens libres que lui laissent ses fonctions, le Président écrit des articles dans la revue de Stuttgard...

Mme FABRICIUS.

Oui, il est auteur; c'est un travers à joindre à tant d'autres.

M. FABRICIUS.

Il y a trois mois, cette revue publia un travail qu'un jeune homme encore inconnu lui avait envoyé. M. de Varna remarqua ce travail, s'intéressa à son auteur et le prit pour secrétaire; tu vois donc bien qu'il n'est pas dans la maison sur le pied d'un salarié, et que...

Mme FABRICIUS.

Vous m'aviez déjà raconté cette histoire; mais croyais-je que M. Miller pût jamais m'occuper! Il faut bien cependant que je m'en occupe... L'intérêt de mon neveu... cent mille florins de dot!.. enfin il est urgent de prendre un parti. Avertir M. de Varna, c'est ce que je vois de mieux à faire...

M. FABRICIUS.

Prends garde; je le connais, il te demandera des preuves à l'appui.

Mme FABRICIUS.

J'invoquerai votre témoignage.

M. FABRICIUS.

Je ne sais rien que par toi.

Mme FABRICIUS.

Et vous refusez de me croire sur parole; il y a un moyen de vous convaincre.

M. FABRICIUS.

Et lequel?..

Mme FABRICIUS.

Vous êtes bien avec M. Miller?

M. FABRICIUS.

Jusqu'à un certain point.

Mme FABRICIUS.

Dites-lui que votre neveu est au moment de revenir pour épouser Mlle de Varna; vous verrez l'effet de cette nouvelle.

M. FABRICIUS.

C'est un piége.

Mme FABRICIUS.

Bien innocent... et vous ne le lui tendez que dans son intérêt.

M. FABRICIUS.

Comment?

Mme FABRICIUS.

Où peut le conduire cet amour? M. de Varna est fort philosophe; mais si on lui proposait de prendre son secrétaire pour son gendre!.. Le voici... pas un mot de plus. Si M. Miller ne vient pas avec nous, vous trouverez un prétexte, et vous resterez ici pour lui parler.

SCÈNE III.

M. et Mme FABRICIUS, M. DE VARNA; puis NINETTE.

M. DE VARNA.

Je vous demande pardon d'avoir un peu tardé. M. Miller me retenait. Mais les chevaux sont mis; partons-nous?..

NINETTE, entrant.

Me voilà. Est-ce que M. Miller ne vient pas avec nous?

Mme FABRICIUS, à son mari.

Entendez-vous?

M. DE VARNA.

Impossible! j'avais oublié qu'il doit faire une visite chez un de mes collègues.

NINETTE, à part.

Mes frais de toilette sont perdus. (Haut.) J'oubliais... voici une lettre qu'on vient d'apporter pour vous...

Mme FABRICIUS.

L'écriture de mon neveu... Vous permettez?..

M. FABRICIUS.

Qui vous l'a remise?..

NINETTE.

La femme de chambre m'a dit que c'était un dragon du régiment de M. Léopold.

M. FABRICIUS.

Son régiment est à cinquante lieues d'ici.

NINETTE.

C'est ce que je disais.

Mme FABRICIUS.

Quel bonheur! il m'annonce son retour. Le ministère a rappelé son régiment à Stuttgard, et le voyage a été si rapide, que c'est ce matin seulement, et dans le petit village d'Alberstadt qu'il a trouvé le temps de m'écrire.

M. FABRICIUS.

Alors, il ne saurait tarder.

M. DE VARNA.

Ma chère dame, vous voilà heureuse; je vous fais mon compliment.

Mme FABRICIUS.

C'est du bonheur pour nous tous, mon cher Président. Vous savez combien j'aime Ninette, et qu'il me serait bien doux...

M. DE VARNA.

Nous reparlerons de cela.

Mme FABRICIUS.

Nous avons votre parole.

M. DE VARNA.

Je ne la retire pas. Votre neveu a des qualités; il était un peu étourdi...

Mme FABRICIUS.

C'est un défaut dont on se corrige.

M. DE VARNA.

Quand doit-il arriver?..

Mme FABRICIUS.

Il m'écrit que son régiment fait une halte qui ne durera pas plus de deux ou trois heures.

M. DE VARNA.

Où devions-nous aller nous promener? Au cours?.. montons en voiture; et que le cocher nous conduise sur la route d'Alberstadt. Nous ne pouvons manquer de rencontrer votre neveu.

Mme FABRICIUS.

Voilà qui est décidé... je vous remercie.

NINETTE, à part.

Que je vais m'ennuyer!..

M. FABRICIUS, bas à sa femme.

Tu n'as plus d'inquiétudes maintenant; je puis sortir...

Mme FABRICIUS, de même.

Moins que jamais. Il ne faut pas que ces deux jeunes gens se rencontrent.

M. DE VARNA.

Tu ne viens pas Fabricius?.. qui t'arrête?..

M. FABRICIUS.

Une affaire imprévue...

Mme FABRICIUS.

Et indispensable; il s'en débarrasse maintenant pour nous donner le reste de la journée. Partons, partons. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

M. FABRICIUS, seul.

Toujours la même! si je veux sortir, il faut que je reste; rester, il faut que je sorte... Ma tranquillité me coûte quelquefois bien cher.

SCÈNE V.

M. FABRICIUS, M. MILLER.

M. MILLER, arrivant par la porte de droite.

Comment, vous êtes ici, monsieur? je vous croyais sorti avec madame votre femme et M. de Varna. Monsieur votre neveu n'arrive-t-il pas aujourd'hui?..

M. FABRICIUS.

En effet, M. de Varna et ces dames sont allés au-devant de lui; mais, moi, je suis resté... quelques ordres à donner... quelques arrangemens à prendre... Je n'en serai pas moins heureux de causer un instant avec vous...

M. MILLER.

Y a-t-il long-temps que vous n'avez vu M. de Blumenthal?

M. FABRICIUS.

Il y a dix-huit mois, depuis sa sortie de l'école militaire. Avant, il était toujours chez moi, ou dans cette maison. M. de Varna s'intéressait beaucoup à son avenir.

M. MILLER.

Il a une bonté si parfaite.

M. FABRICIUS.

Vous continuez à être content de lui?..

M. MILLER.

Comment ne le serais-je pas?.. L'accueil qu'il m'a fait sans me connaître... les égards dont il me comble, sans que je les aie mérités...

M. FABRICIUS.

Je voulais dire: Content de vos fonctions?

M. MILLER.

Je suis fier d'être admis à prendre part à ses travaux...

M. FABRICIUS.

M. de Varna a du crédit, beaucoup de crédit: il peut vous pousser dans les emplois. A votre place, je me ferais attacher à quelque ambassade.

M. MILLER.

Ah! je n'ai pas d'ambition: je ne désire aucun changement dans mon état.

M. FABRICIUS.

Diable!.. Vous feriez bien cependant de profiter de ses bonnes intentions. Il va marier sa fille, et c'est un événement qui donnera peut-être un autre cours à ses idées...

M. MILLER.

Mlle de Varna se marie?..

M. FABRICIUS.

A mon neveu, M. de Blumenthal. Il revient exprès...

M. MILLER.

Exprès?..

M. FABRICIUS.

C'est une affaire arrangée entre nous depuis long-temps. Ne le saviez-vous pas?..

M. MILLER.

Non... si... si fait; recevez mes félicitations.

M. FABRICIUS.

Et vous, songez au conseil que je vous donne: Votre position chez M. de Varna est précaire, et, s'il se présentait une occasion de l'améliorer...

M. MILLER.

Monsieur, j'ai eu des raisons particulières pour accepter la place qu'il m'offrait. Si je la quitte, ce ne sera que pour reprendre ma liberté.

M. FABRICIUS.

A votre aise. La liberté est une belle chose. Une place n'est rien, mon cher ami; on peut toujours donner sa démission; mais le mariage!.. ah! le mariage! n'enviez jamais le sort d'une personne qui se marie!.. (A part.) Mme Fabricius ne s'était pas trompée. Ces femmes ont un instinct!.. (Haut.) A bientôt. (Il sort.)

SCÈNE VI.

M. MILLER, seul.

Quel réveil!.. ah! je devais m'y attendre!.. Comme ses yeux cherchaient à lire dans les miens!.. C'était une épreuve... je le vois bien; mais la nouvelle qu'il m'a donnée n'en est pas moins vraisemblable!.. Ainsi, ma folle passion a cessé d'être un secret; il faut que je quitte cette

maison, si je ne veux pas en être chassé!.. Chassé!.. moi!.. Ah! Dieu me punit!.. je ne suis pas le maître de ma jeunesse. Ce n'est point pour la dissiper en vœux insensés... en projets stériles... que j'ai quitté mon cher oncle, monsieur Wolf, mon second père!.. J'avais une mission à remplir dans le monde, et je l'ai oubliée... Pauvre jeune fille!.. elle sera donc sacrifiée!.. Sacrifiée!.. qui me donne le droit de le croire?.. M. de Varna n'est-il pas le meilleur des pères, comme il est le plus juste des hommes?.. Si sa fille se marie, c'est qu'elle y consent... c'est qu'elle aime ce monsieur de Blumenthal!.. Mon parti est pris... si cette nouvelle se confirme, je pars. Aussi bien, le bonheur que j'éprouvais dans cette maison était troublé par de continuelles inquiétudes... D'un moment à l'autre, M. de Varna peut apprendre que je suis entré chez lui sous un nom qui n'est pas le mien... Alors... alors je lui dirais toute la vérité. Et je ne crains pas de perdre son estime; les motifs qui ont dicté ma conduite ne sont certainement pas coupables!..

SCÈNE VII.

M. MILLER, LÉOPOLD, en officier.

LÉOPOLD.

Personne!.. tout le monde est parti! et cependant, on a reçu mon billet!..

M. MILLER, saluant.

Monsieur...

LÉOPOLD, rendant le salut.

Monsieur...

M. MILLER.

M. de Blumenthal, sans doute?

LÉOPOLD.

Lui-même; mais à qui ai-je l'honneur?..

M. MILLER.

Je suis le secrétaire de M. de Varna.

LÉOPOLD.

M. Charles Miller! ma tante m'a parlé de vous dans ses lettres. Mais monsieur, n'était-on pas instruit de mon arrivée?.. Quelle est cette réception qu'on me fait?..

M. MILLER.

On est allé au-devant de vous sur la route d'Alberstadt.

LÉOPOLD.

Cette chère tante!.. et moi qui l'accusais!.. Ah çà! si elle fait aller les chevaux, jusqu'à ce qu'elle me rencontre, elle n'est pas près de s'arrêter... Mais, monsieur, c'est étrange, plus je vous regarde, et plus il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés... ne pourriez vous aider ma mémoire?..

M. MILLER.

Nous ferons bien de remettre à une autre heure cet éclaircissement. Votre famille revient: je vous laisse avec elle; je me reprocherais de troubler par ma présence la douceur de cette première entrevue..

(Il sort.)

LÉOPOLD, seul.

Il s'agit de se conformer aux instructions de ma tante, et de prendre un air sentimental.

SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, M. ET Mme FABRICIUS, M. DE VARNA, NINETTE.

Mme FABRICIUS.

Ici, dites vous, ici? Hé, le voilà!

M. FABRICIUS.

Nous jouons aux barres.

LÉOPOLD*.

Ma chère tante! toujours belle! Monsieur... Mademoiselle...

M. DE VARNA.

Embrassez, mon cher, je vous permets d'embrasser... pardieu! il n'y a pas si long-temps que vous jouiez ensemble!.. Mais comment vous trouvez-vous ici, quand nous vous cherchions sur la grande route?

LÉOPOLD**.

C'est tout simple, mon impatience me faisait trouver les heures aussi longues que des siècles. J'ai fini par demander une permission à mon colonel... il me l'a accordée... et je suis parti par un chemin de traverse, au risque de me casser le cou, mais dans l'espoir d'arriver un quart d'heure plus tôt. Comme j'allais descendre chez ma tante, on m'a dit qu'elle était chez vous... et je suis venu. Mais vous-même?

M. DE VARNA.

Nous avons rencontré, sur la route, des dragons de votre avant-garde qui nous ont empêchés d'aller plus loin...

Mme FABRICIUS.

Tu ne pouvais arriver plus à propos. Nous allions demander un congé pour toi au ministre.

LÉOPOLD.

Un congé?

Mme FABRICIUS.

Tu nous en avais priés. Tu exprimais dans toutes tes lettres le désir de revenir à Stuttgard, de revoir la compagne de ton enfance.

LÉOPOLD.

Je ne sais si je l'ai dit, mais je le pensais.

Mme FABRICIUS, bas.

Hé, va donc! on a bien de la peine à te faire parler.

M. DE VARNA.

Ça, j'estime que cette course à cheval vous a donné de l'appétit; ne prendrez-vous rien avant le dîner.

LÉOPOLD.

Si fait, si fait; surtout si vous ne dînez pas* tout de suite.

Mme FABRICIUS, bas.

Léopold!..

LÉOPOLD.

Cependant, toute réflexion faite... l'émotion que j'éprouve... j'attendrai...

M. FABRICIUS.

Tu feras bien; il ne faut jamais gâter ses repas. (Entre un domestique.)

M. DE VARNA.

Qu'est-ce?..

LE DOMESTIQUE, tenant des papiers.

De la part de M. de Raab, pour cette affaire qui doit être jugée demain.

* M. de Varna, Ninette, Mme Fabricius, Léopold, M. Fabricius.
** M. de Varna, Ninette, Léopold.

M. DE VARNA.

Portez à mon secrétaire.

(Le domestique sort.)

LÉOPOLD.

Votre secrétaire? n'est-ce pas un jeune homme assez bien, l'air un peu grave, que j'ai trouvé dans ce salon?..

M. DE VARNA.

Probablement. Je vous demande votre amitié pour lui, Léopold.

LÉOPOLD.

Il nous sera d'autant plus facile de nous lier, que nous avons déjà failli nous battre.

M. DE VARNA.

Un duel?..

LÉOPOLD.

Un duel.

Mme FABRICIUS.

Tu connais donc M. Miller?..

LÉOPOLD.

Très bien! mais ce n'est pas là son nom.

M. DE VARNA.

Que dites-vous là, Léopold?.. vous vous méprenez...

LÉOPOLD.

Point du tout! d'abord au premier coup-d'œil que j'ai jeté sur lui, j'ai été frappé... je me suis dit: voilà une figure de ma connaissance...

M. DE VARNA.

Où l'avez-vous vu?

LÉOPOLD.

Aux environs de Steinbach,* dans un bal de village, où il valsait avec une très jolie femme, parbleu!..

NINETTE.

Une jolie femme!.. racontez-nous donc cela?

Mme FABRICIUS.

Cependant, si ton récit...

LÉOPOLD.

Pour qui me prenez-vous?.. la chose pourrait être rapportée dans un pensionnat de demoiselles!.. J'étais allé à une fete champêtre, avec quelques officiers de mes amis; j'aperçois, tout-à-coup, parmi les danseuses, la plus jolie petite personne... la bouche grande comme l'œil, le pied grand comme la main.

Mme FABRICIUS.

Léopold...

LÉOPOLD.

Enfin, elle n'était pas mal pour une beauté de village. Je vais à elle et je l'engage à valser; elle rougit et se tourne vers une espèce de tuteur ou de père, qui avait l'air d'un professeur ou d'un ministre, et qu'elle semble consulter des yeux; on lui répond par un signe de tête imperceptible, en vertu duquel je suis refusé.

M. FABRICIUS.

Hé, petite sotte!..

M. DE VARNA.

Mais, M. Miller...

LÉOPOLD.

Nous y voici: Je m'étais retiré fort dépité; mais jugez de ma surprise, de mon indignation, quand je la vis qui acceptait un autre engagement... Je n'aurais pas mérité de porter les épaulettes, si j'avais souffert patiemment un pareil affront; je reviens à l'inconnue, et m'adressant à son cavalier: Monsieur, Mademoiselle n'ayant pas voulu danser avec moi, ne peut danser avec personne.— «Et pourquoi cela, s'il vous plaît?— La dispute s'animait, quand le vieux Monsieur vint y prendre part. — «Monsieur, me dit-il, mademoiselle m'avait été confiée par ses parens; elle ne pouvait accepter qu'un seul cavalier, mon neveu... mais vous avez raison, elle ne dansera, ni avec vous, ni avec personne.» — A ces mots, il l'emmena; son neveu forcé de le suivre, partit en me serrant la main, avec une intention que je compris. Le lendemain nous nous rencontrâmes sur le pré, gaillardement munis d'épées et de pistolets; nous étions prêts à nous couper la gorge; mais d'une voix unanime, nos témoins déclarèrent qu'il n'y avait matière, dans tout cela, qu'à un déjeuner, arrosé de vin du Rhin... leur conseil fut exactement suivi. Voilà le recit de ma première affaire.

M. DE VARNA.

Plut à Dieu qu'il n'y en eût jamais de plus sanglantes!.. Ainsi M. Miller était était votre adversaire?..

LÉOPOLD.

Oui, Monsieur; mais ce n'était pas ainsi qu'on l'appelait... on l'appelait... attendez... Stop... Stopfell... Charles Stopfell!..

M. DE VARNA.

Charles Stopfell!..

LÉOPOLD.

C'est bien ce nom-là.

M. DE VARNA.

Stopffell!.. Et dites-moi: vous apprit-il ce qu'il était, de quel pays... de quelle famille?..

LÉOPOLD.

Il quitta Steinbach peu de temps après cette petite aventure; je ne l'ai pas revu... Son oncle s'appelait M. Wolf, et n'habitait Steinbach en qualité de ministre que depuis une vingtaine d'années... je crois qu'il était de Ratisbonne.

M. DE VARNA, à part.

Ah! c'est bien lui!..

NINETTE.

Mon père, qu'avez-vous donc?.. Est-ce que cette nouvelle?..

M. DE VARNA.

Elle me touche infiniment.

Mme FABRICIUS.

Je me mets à votre place. Il est assurément fort cruel d'apprendre qu'une personne, à qui l'on accordait toute sa confiance, vous a indignement trompé...

M. DE VARNA.

Madame, ne jugeons pas avant d'avoir entendu.

M. FABRICIUS.

Sans doute. Les intentions de ce jeune homme...

Mme FABRICIUS.

Ne sauraient être louables... prendre un faux nom!..

LÉOPOLD.

J'assure que c'est un honnête homme; je serais désespéré de lui avoir fait tort dans votre esprit.

M. DE VARNA.

Frank... (Le domestique paraît.) Dites à mon

* Prononcez: Steinnebach

secrétaire que je voudrais lui parler... il n'est pas sorti?..

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur; lui-même désirait avoir un entretien avec vous... il m'avait chargé de vous le dire.

NINETTE.

Il semble aller au-devant d'une explication... il n'a donc rien à se reprocher?..

Mme FABRICIUS.

Nous vous laissons.

M. FABRICIUS.

Ferons-nous retarder le dîner?

M. DE VARNA.

C'est inutile.

NINETTE, *refusant la main de Léopold.*

Je vous remercie, Monsieur; j'aurai l'honneur de vous rejoindre.

(Elle rentre chez elle, M. Mme Fabricius et Léopold sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

M. DE VARNA, *seul.*

Stopfell!.. Charles Stopfell!.. hasard, voilà de tes coups!.. Ah! si c'est son fils; je remercie le ciel; je trouverai quelque réparation, j'imaginerai quelque moyen d'apaiser le remords qui me poursuit depuis vingt ans!.. le voici... je ne sais que lui dire... et cependant, puisqu'il est entré chez moi, puisqu'il a consenti à me donner la main, c'est qu'il ignore sans doute quel compte terrible il est en droit de me demander!..

SCÈNE X.

M. DE VARNA, CHARLES.

M. DE VARNA.

Vous vouliez me parler, M. Miller; quelles nouvelles m'apportez-vous?

CHARLES.

Une, assurément fort triste pour moi, monsieur: des raisons puissantes m'obligent à quitter cette ville; je viens vous offrir l'expression de ma reconnaissance et de mes regrets.

M. DE VARNA.

Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un ici? j'ose espérer que ce n'est pas de moi. Si une plus longue intimité me donnait le droit d'employer cette expression, je dirais presque, que je vous ai traité comme un fils.

CHARLES.

Ah! monsieur, vous n'avez pas eu affaire à un ingrat!.. si j'en étais encore à apprécier votre bonté, j'en reçois en ce moment une preuve si éclatante...

M. DE VARNA.

Que voulez-vous dire?

CHARLES.

Que vous avez bien des reproches à me faire et que vous ne me les faites pas.

M. DE VARNA.

Quels reproches, M. Miller?

CHARLES.

Ah! ne me donnez plus un nom que je ne puis entendre sortir de votre bouche sans éprouver une sorte de confusion. Ce nom n'est pas le mien, et vous le savez...

M. DE VARNA.

Qui a pu vous dire?..

CHARLES.

Tout à l'heure, madame Fabricius m'a salué du nom de Stopfell, et son neveu qui m'a reconnu...

M. DE VARNA.

Le dessein où vous êtes de me quitter est probablement fondé sur des raisons plus graves. Cet incident n'a point altéré la confiance que vous m'inspiriez, et...

CHARLES.

Et c'est pour justifier cette confiance, que je dois m'expliquer. Mon nom est Charles Stopfell. Quand je suis arrivé dans cette ville, je venais de Steinbach et non d'Iéna. Les mêmes motifs qui m'ont fait changer mon nom, me forçaient à cacher ma patrie. Dans ce que je vous ai dit de mon histoire, une seule chose est vraie: c'est que je suis orphelin dès ma première enfance. On me disait que le chagrin de la mort de ma mère avait conduit mon père au tombeau... rien de plus. Le parent qui m'a élevé, mon oncle maternel, le ministre de Steinbach, m'avait interdit toute question sur ce douloureux sujet. « Ton père a laissé des ouvrages, me disait-il, tu les liras un jour. Ses écrits te le feront connaître mieux que toutes mes paroles. » Avec quelle joie je vis arriver l'âge où cette promesse put se réaliser!.. Les écrits de mon père ne sont pas connus du monde et n'étaient pas destinés à voir le jour. Ce sont des traités de philosophie et de morale composés pour ses amis et pour ses élèves. Je ne chercherai pas à vous peindre ce que j'éprouvai en les lisant; l'éloge serait suspect dans ma bouche! mais enfin cette lecture fit naître en moi un homme que je ne soupçonnais pas! Oui, s'il y a dans mon esprit quelques idées droites, dans mon cœur, quelques penchans nobles, c'est à mon père que je les dois: cela vous expliquera l'amour exalté que j'ai pour lui, sans que je l'aie connu, et tout ce que je suis capable de faire pour venger sa mort, car il faut que je la venge, monsieur; sa mort a été un assassinat!

M. DE VARNA.

Et comment l'avez-vous su?..

CHARLES.

M. de Blumenthal vous a parlé sans doute de la rencontre que nous avons eue ensemble et des causes qui l'avaient amenée. La prudence des témoins arrangea tout. Mais j'étais allé sur le terrain pour me battre, et j'avais écrit à mon oncle une lettre qui devait lui être remise dans le cas où je ne reviendrais pas. Je revins; mais par une méprise fatale, la lettre était déjà dans ses mains!..

M. DE VARNA.

Le malheureux!..

CHARLES.

Oui, bien malheureux!.. et je ne puis songer sans émotion à l'accueil qu'il me fit. « Ah! me disait-il, en pleurant et en m'embrassant, j'ai cru que Dieu t'avait fait la même destinée qu'à ton père, et que tu étais mort comme lui! » J'atten

dis qu'il se fût calmé ; mais je n'avais pas perdu les paroles échappées à son premier trouble, et je lui en demandai l'explication. Il hésita pendant quelque temps... puis, enfin : « Hé bien ! oui, c'est un duel qui m'a ravi ton père, un duel où sa cause était juste, j'en prends Dieu à témoin ! que son exemple te profite ! Toi aussi, tu trouverais quelque spadassin infâme qui te tuerait comme on l'a tué !

M. DE VARNA.

Un spadassin !..

CHARLES.

Alors, il me raconta en peu de mots que dans un voyage qu'il avait fait à Vienne, mon père avait rencontré dans une taverne un homme qui lui avait cherché querelle et l'avait tué !.. le 7 juin 1819... la date est là...

M. DE VARNA, à part.

Et là...

CHARLES, après un silence.

La première chose que je demandai, fut le nom de ce misérable... ah ! la vengeance de mon père était dans ma question !.. Mais jugez de mon malheur : ce nom, mon oncle l'ignore, et par des motifs puisés sans doute dans les obligations de son ministère, il n'a jamais rien fait pour le découvrir. Cette révélation, tout incomplète qu'elle fût, donna cependant un but à ma vie. Je n'eus plus qu'une idée... elle me poursuivait jour et nuit... Trouver celui qui avait tué mon père et le tuer à mon tour !.. Ne me dites pas qu'il peut être mort... il vit... Dieu l'a laissé vivre, et en tous cas, je me battrais avec son fils !.. Je cédai enfin à la pensée qui m'obsédait. Je pris le prétexte de voyager, de connaître le monde, et je résolus d'aller à Vienne pour y rassembler tous les renseignemens, pour y fouiller tous les souvenirs, pour demander, s'il le fallait, à la tombe de mon père, le secret que mon oncle n'a pas voulu chercher !

M. DE VARNA.

Vous avez donc quelqu'espoir ?

CHARLES.

Je sais le nom de la taverne où le duel a eu lieu... j'ai une date... un domestique qui a toujours suivi mon père, m'a donné quelques autres détails... et puis, je me fie à la justice de Dieu ! Je partis, malgré mon oncle. En sortant de Steinbach, mon premier soin fut de changer de nom... Comment entreprendre mes recherches avec quelqu'espérance de succès, si je conservais le nom de Stopfell, le nom de mon père !.. la première condition pour obtenir quelques renseignemens sur cette catastrophe, c'était qu'on m'y crût étranger... Admettez que celui qui a tué mon père entende prononcer mon nom ; s'il est puissant, il trouvera quelque moyen de me faire disparaître ! s'il ne l'est pas, il se cachera sans doute, il cherchera à m'échapper. Voilà pourquoi j'ai pris le nom de Miller. Vous savez maintenant un secret qui a été vingt fois sur mes lèvres. Je ne vous l'ai pas dit, parce qu'on a toujours mauvaise grâce à parler de ses malheurs. Ai-je perdu mes droits à votre estime ?

M. DE VARNA.

Ah ! jamais ! jamais !.. Pauvre enfant ! que je vous plains !.. Quel projet avez-vous conçu !

CHARLES.

Vous me blâmez sans doute d'être resté si longtemps à l'accomplir... Je ne devais passer qu'un jour à Stuttgard ; si j'y suis resté quatre mois, c'est que... c'est que... Enfin je partirai demain pour Vienne.

M. DE VARNA.

Dans quelle étrange entreprise vous allez vous jeter !.. Vous voulez venger votre père ; cela est d'un bon fils, sans doute... mais d'abord, êtes-vous bien sûr que sa mort fut un crime ?.. Je ne prétends pas vous offenser dans le juste sentiment de respect que vous avez pour sa mémoire ; mais enfin, d'après ce que vous m'avez dit, vous ignorez toutes les circonstances de ce duel. Si c'était lui qui eût provoqué son adversaire ?

CHARLES.

Mon père ! un homme de mœurs si calmes ! la simplicité d'un homme de génie et la douceur d'un enfant !.. d'ailleurs, mon oncle ne m'a-t-il pas dit que sa cause était juste ?.. n'en a-t-il pas pris Dieu à témoin ?.. Si vous connaissiez mon oncle, si vous l'aviez vu une seule fois, vous ne supposeriez pas qu'il ait pu me tromper.

M. DE VARNA.

Eh bien ! retournez près de lui... soumettez-lui votre projet.

CHARLES.

Il ne l'approuverait pas.

M. DE VARNA.

Par esprit de justice.

CHARLES.

Non ! par crainte pour mes jours.

M. DE VARNA.

Allez, celui qui a tué votre père est peut-être plus à plaindre que vous !

CHARLES.

Ne jugez pas son âme d'après la vôtre.

M. DE VARNA.

Votre résolution est donc irrévocable ?

CHARLES.

Tout-à-fait !

M. DE VARNA.

Et d'où vient que le dessein de l'exécuter vous est venu aujourd'hui, plutôt qu'hier ou qu'un autre jour ?.. Vous ne paraissiez pas songer à ce départ.

CHARLES.

Et j'en rougis !.. n'exigez pas que je m'explique davantage.

M. DE VARNA.

Mais si vos recherches sont inutiles ?

CHARLES.

Elles ne le seront pas.

M. DE VARNA.

Elles peuvent l'être. Vous n'oublierez pas que vous avez en moi un ami... vous reviendrez !

CHARLES.

Je ne puis vous le promettre.

M. DE VARNA.

Vous n'avez donc aucune affection pour moi ?

(Charles se jette sur une de ses mains qu'il baise en pleurant. Il sort.)

SCÈNE XI.

M. DE VARNA, seul,

Que voulait-il dire?.. quel est ce nouveau secret qui a failli s'échapper avec ses sanglots!.. Ah! ciel! si ses recherches avaient un résultat... s'il découvrait... hélas! que faire?.. comment le retenir?.. quelle réparation sera jamais à la hauteur du tort que je lui ai fait?

(M. et Mme Fabricius entrent par le fond.)

SCÈNE XII.

M. DE VARNA, M. ET Mme FABRICIUS.*

M. FABRICIUS.

Eh bien! le dîner est prêt. Vas-tu venir?..

Mme FABRICIUS.

Eh bien! vous avez vu votre secrétaire? C'est un homme dont il fallait se méfier, n'est-ce pas?

M. DE VARNA.

Ne dites jamais cela, Madame! c'est le cœur le plus généreux, le plus noble!

Mme FABRICIUS.

Il s'est justifié d'avoir changé de nom?..

M. DE VARNA.

Oui, Madame!

Mme FABRICIUS.

Et par quelles raisons?..

M. DE VARNA.

Elles doivent rester secrètes.

Mme FABRICIUS.

Puisqu'il était en veine de justification, vous auriez bien dû lui demander, d'où vient qu'il ose aimer votre fille?

M. DE VARNA.

Que dites-vous là! Madame, M. Miller aime ma fille!..

Mme FABRICIUS.

Avec fureur!.. et je vous en réponds, je m'y connais.

M. DE VARNA.

Vous êtes sûre de ce que vous dites?

Mme FABRICIUS.

Demandez plutôt à M. Fabricius.

M. FABRICIUS.

En effet, quand je lui ai parlé du mariage de Ninette avec mon neveu, j'ai cru voir à son trouble...

M. DE VARNA.*

Il aime Ninette, et sans doute, Ninette l'aime aussi?.. Ah! Madame!.. ma chère Dame!.. Fabricius... mon excellent ami... ah! vous ne savez pas... vous ne pouvez savoir... mais c'est un coup du ciel, et grâce à Dieu, tout peut se réparer! (Il sort éperdu.)

M. FABRICIUS.

Il me paraît que ta révélation n'a pas précisément produit l'effet que tu en attendais.

Mme FABRICIUS.

M. Fabricius...

M. FABRICIUS.

Eh bien! quoi? vas-tu avoir aussi des étouffemens?

Mme FABRICIUS.

Il n'y a pas un moment à perdre; suivons-le; sachons s'il veut tenir ou retirer sa parole.

* Mme Fabricius, M. Fabricius, M. de Varna.

* Mme Fabricius, M. de Varna, M. Fabricius.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

NINETTE, seule.

Personne... Ah!.. respirons!.. j'ai besoin d'un peu de solitude... (Elle se jette dans un fauteuil.) Mon bon père!.. ah! comme je suis contente de lui! « M. Stopfell, a-t-il répété plusieurs fois, avait des raisons excellentes pour cacher son nom... » Je ne souffrirai pas qu'on attaque devant moi ses intentions, ni sa probité... Ce n'est rien encore; apres le dîner, il m'a prise un moment à l'écart, et... Oh! mon Dieu, je n'ose chercher à deviner le sens de l'entretien que j'ai eu avec lui... « Mon enfant, voilà Léopold de retour. — Oui, mon père; le voilà de retour, ai-je répondu d'un air bien indifférent. — Tu n'ignores pas les projets que son oncle et moi nous avions formés depuis long-temps; Léopold est un ami d'enfance... —Je ne sais ce que vous voulez dire!.. mais je ne veux pas me marier! — Avec lui, mais avec un autre? » A cette question, j'ai senti que je devenais rouge!.. Allons! un peu de confiance! « Quelqu'un t'a-t-il dit qu'il t'aimait? — Par exemple, je ne l'aurais pas souffert, et lui ne l'aurait pas osé. — Lui! de qui parles-tu donc? — Vous ne pouvez blâmer mon choix... Je parle d'un homme dont vous ne souffririez jamais qu'on attaque les intentions ni la probité. » Alors il m'a embrassée avec effusion. « Ne t'inquiète pas de son absence! il voulait partir... (Elle se lève.) mais j'espère que je le retiendrai. —Je le retiendrai!.. je le retiendrai!.. Est-ce une parole claire? car, enfin, je lui ai avoué que je l'aimais! Mais pourquoi voulait-il partir?.. » Sur ce chapitre-là mon père a été impénétrable... Ah! mon Dieu! cette jeune fille de Steinbach qui ne pouvait danser qu'avec lui... s'il l'avait aimée autrefois... si d'anciens engagemens le rappelaient près d'elle!.. Voilà un soupçon qui trouble toute ma joie... Au fait! M. Charles ne m'a jamais dit: Je vous aime... Il est vrai que ces choses-là n'ont pas besoin d'être dites!.. A qui parler de mes craintes, et qui serait à même de les dissiper?.. Léopold!.. c'est lui qui a fait le mal; peut-être il en apporte le remède.

SCÈNE II.

NINETTE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Vous sortez encore, mademoiselle? quelle obstination mettez-vous à me fuir?

NINETTE.

Moi? monsieur...

LÉOPOLD.

Nous étions au jardin... vous vous êtes échappée... je suis rentré au salon, j'ai vu un pan de votre robe qui disparaissait... En ce moment même... est-ce là l'accueil que vous réserviez à un ami d'enfance?..

NINETTE.

Ce n'est pas ma faute si le temps a fait de vous un homme... et de moi une jeune fille... tout est changé!..

LÉOPOLD.

Tant pis pour moi! je perds beaucoup au changement!.. j'y aurais gagné, si vous aviez voulu... et que vous avez tort de ne pas vouloir!.. nous autres militaires, nous faisons d'excellens maris... l'habitude de la discipline...

NINETTE.

C'est quelque chose!.. mais, si j'en crois ce qu'on m'a dit, que de défauts...

LÉOPOLD.

Citez-en un seul!

NINETTE.

Un qui en vaut cent... l'inconstance! et, il est à craindre, dans la carrière que vous suivez...

LÉOPOLD.

Vraiment!..

NINETTE.

Mon Dieu, oui... le prestige qui s'attache au courage... à l'uniforme... c'est par là que les femmes se prennent...

LÉOPOLD.

Vous croyez!..

NINETTE.

En ce qui vous regarde, par exemple, le passé serait un mauvais garant de l'avenir...

LÉOPOLD.

Comment cela?

NINETTE.

Je ne vous demande pas votre confession générale... mais quand il vous échappe un aveu, je puis bien en faire mon profit...

LÉOPOLD.

J'ai fait un aveu, moi!

NINETTE.

Ce matin même...

LÉOPOLD.

Veuillez me rappeler...

NINETTE.

Cette belle valseuse, pour l'amour de laquelle vous avez failli vous battre avec M. Miller...

LÉOPOLD.

Marguerite!

NINETTE.

Ah! vous savez son petit nom...

LÉOPOLD.

Vous êtes donc jalouse!

NINETTE.

Jalouse!.. hélas! j'en ai peur...

LÉOPOLD.

Je vois que, devant vous, il faudra prendre garde à mes paroles...

NINETTE.

Allons! elle vous aimait... avouez-le franchement...

LÉOPOLD.

Puisque vous faites un appel à ma franchise... je ne puis jurer qu'elle ne songeait pas à moi... mais, moi, je ne songeais pas à elle...

NINETTE.

Elle vous avait distingué... vous en avez des preuves...

LÉOPOLD.

Aucune!.. Je dis cela parce que... mais, comment me serais-je occupé de lui faire la cour... elle était gardée à vue... et, de plus...

NINETTE.

De plus...

LÉOPOLD.

Elle était fiancée...

NINETTE.

A M. Miller!..

LÉOPOLD.

Du tout!.. à un M. de Valdeck qui étudiait encore à l'université d'Iéna... on l'attendait, quand je suis parti...

NINETTE.

Mais à quel titre M. Miller était-il exclusivement son cavalier?

LÉOPOLD.

A titre d'ami de la famille... de camarade du fiancé... un cavalier sans conséquence... tandis que moi...

NINETTE.

Je respire...

LÉOPOLD.

Vous trouvez donc que je me suis justifié?

NINETTE.

Parfaitement... parfaitement...

LÉOPOLD.

Maintenant me permettrez-vous de vous dire...

NINETTE.

Rien... rien de plus... laissez-moi sur l'impression de vos dernières paroles... vous ne savez pas avec quel plaisir je les ai entendues...

LÉOPOLD.

Je crois que je m'en doute...

NINETTE.

Non, non, vous ne vous en doutez pas... On vient... laissez-moi!.. on remarquerait mon trouble...

LÉOPOLD.

Charmante!

NINETTE.

Ah! que je suis heureuse...

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE III.

LÉOPOLD, M. et Mme FABRICIUS. *

Mme FABRICIUS.

Tout va mal! Monsieur, tout va mal! M. de Varna est troublé en notre présence... il feint de ne pas comprendre les fréquentes allusions que je fais à nos projets de mariage... il prépare

* Léopold, Mme Fabricius, M. Fabricius.

quelque insigne trahison ! — Ah ! c'est toi, Léopold !

LÉOPOLD.

Vous semblez préoccupée, belle tante ?

Mme FABRICIUS.

De tes affaires...

LÉOPOLD.

Elles vont à merveille !.. ne m'avez-vous pas écrit que M. de Varna avait accueilli favorablement ma demande ?

Mme FABRICIUS.

A condition que tu plairais à sa fille...

LÉOPOLD.

Rassurez-vous donc ! elle vient de me faire une charmante scène de jalousie...

Mme FABRICIUS.

Une scène de jalousie, Ninette !

LÉOPOLD.

Vous concevez qu'on n'est pas jaloux des personnes qui vous sont indifférentes... par conséquent...

Mme FABRICIUS.

Je crains que tu ne te flattes... et que les événemens...

LÉOPOLD.

Il est temps de faire cesser votre incertitude... voici M. de Varna. Je vais lui parler de manière à nécessiter une explication définitive...

Mme FABRICIUS.

A merveille !.. vous, Monsieur, imitez-moi !.. et quoi qu'il arrive, n'ayez pas l'air de supposer qu'il puisse retirer sa parole...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. DE VARNA.

LÉOPOLD.

Monsieur, il y a deux mois, mon oncle a bien voulu vous faire en mon nom une demande au succès de laquelle le bonheur de toute ma vie est intéressé... votre réponse, sans être tout-à-fait décisive, a encouragé mes espérances... Je viens vous supplier d'examiner de nouveau les titres que je puis avoir à l'honneur d'entrer dans votre famille... je n'aurais pas voulu laisser finir cette journée sans que mon destin fût fixé.

(Il sort.)

SCÈNE V.

M. DE VARNA, M. et Mme FABRICIUS.*

M. DE VARNA.

C'est de cela que je venais te parler, Fabricius !..

Mme FABRICIUS, s'asseyant.

Mon cher Président, vous voilà mis en demeure de vous expliquer... l'alliance, dont il s'agit, est à peu près arrangée depuis longtemps ; nous n'aurons donc pas de peine à nous entendre...

M. DE VARNA, à Fabricius bas.

Mais c'est à toi seul que je veux parler...

M. FABRICIUS.

A moi seul !

M. DE VARNA.

Congédie ta femme !

M. FABRICIUS.

Tu te moques !

M. DE VARNA.

Je vais essayer... (Haut.) Ma chère dame, il me semble que Léopold vient de descendre au jardin... Ninette y est aussi !.. ne trouvez-vous pas convenable que leur entretien ait un témoin ?

Mme FABRICIUS.

Bon !.. à la veille de les marier !.. ma présence est plus nécessaire ici...

M. DE VARNA, à Fabricius.

A ton tour !.. ou bien je vous laisse...

M. FABRICIUS.

Ma chère amie...

Mme FABRICIUS.*

Quoi ?

M. FABRICIUS.

C'est que Varna voudrait...

Mme FABRICIUS.

Avouer devant vous seul qu'il est décidé à retirer sa parole. C'est un plaisir que je ne veux pas lui donner... je veux le voir rougir...

M. FABRICIUS.

C'est que si tu ne pars pas.... c'est lui qui te cédera la place... et tiens, le voilà près de sortir....

Mme FABRICIUS, se levant et passant entre eux.

Allons, messieurs... il faut vous laisser ensemble... Je croyais qu'ayant servi de mère au futur, j'avais le droit d'assister à cette grave conférence... il paraît que je me suis trompée... Je sors sans inquiétude... j'ai toute confiance (A son mari.) dans votre fermeté, tant de fois éprouvée !.. (A M. de Varna.) et dans votre fidélité bien connue à tenir vos engagemens... (Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. FABRICIUS, M. DE VARNA.

M. FABRICIUS.

Ce n'est pas sans peine...

M. DE VARNA.

Et tu ne te lasseras pas de voir ainsi ta dignité compromise devant moi, devant ma fille, devant tout le monde...

M. FABRICIUS.

Mon cher, il y a quinze ans que le pli est pris... Fais décréter une loi sur le divorce... et je retrouverai peut-être quelque énergie.. Jusque-là...

M. DE VARNA.

Toi, que j'ai connu si impétueux, si vif... l'un des plus mauvais sujets de l'Allemagne !

M. FABRICIUS.

C'est comme ma femme. Avant notre mariage, un ange ! tu vois ce qu'elle est devenue... Je t'avouerai franchement que, dans les commencemens de la métamorphose, j'eus quelque peine à m'y faire... mais c'étaient tous les jours des menaces, des emportemens, des querelles !.. mon ménage devenait un enfer... il fallait le fuir ou me soumettre... Depuis que je me suis rési-

* Mme Fabricius, M. de Varna, M. Fabricius.

* Mme Fabricius, M. Fabricius, M. de Varna.

gé à prendre le second parti, je jouis de quelque tranquillité...

M. DE VARNA.

Mais par quels sacrifices tu l'as achetée !..

M. FABRICIUS.

Quand une chose vous plait, il ne faut pas regarder à la dépense...

M. DE VARNA.

Mon pauvre ami... c'est pour tes péchés que tu es devenu le mari de ta femme... Mme Fabricius venge toutes celles que tu as trahies : ton mariage est un châtiment providentiel.

M. FABRICIUS.

Ah ! tu as peut-être raison !.. mais voyons !.. Est-ce pour me parler de ma femme que tu m'as demandé un tête-à-tête ?.. Merci de l'intention !.. j'aimerais presque autant aller la retrouver...

M. DE VARNA.

Je l'attaque, et j'ai tort... elle m'a mis aujourd'hui sur la trace d'une découverte bien heureuse pour moi...

M. FABRICIUS.

Quelle découverte ?

M. DE VARNA.

Je te la dirai tout à l'heure... avant, il faut parler du mariage de ton neveu et de ma fille...

M. FABRICIUS.

D'après ce que tu nous a promis, nous le regardons comme à peu près fait...

M. DE VARNA.

Je n'ai pas promis de faire violence à l'inclination de ma fille...

M. FABRICIUS.

Qui parle de lui faire violence ?.. est-ce qu'elle hait Léopold ?

M. DE VARNA.

Non ! mais elle en aime un autre !.. vous aviez bien vu tous les deux. M. Miller...

M. FABRICIUS.

Et tu approûves cet amour ?

M. DE VARNA.

Je dois l'approuver.

M. FABRICIUS.

C'est donc ton secrétaire qui va devenir ton gendre ? Le choix est singulier ; mais je n'ai rien à dire... tu es le maître de ta fille.

M. DE VARNA.

Je vais t'expliquer...

M. FABRICIUS.

Ta résolution m'afflige, je ne le cacherai pas. Que Ninette épouse Léopold ou M. Miller, ce n'est pas là ce qui me touche... mais Mme Fabricius comptait sur ce mariage. Sur qui sa colère va-t-elle retomber ? Sur moi ! il ne fallait pas nous donner ta parole...

M. DE VARNA.

Mais, ce matin encore, j'étais disposé à la tenir...

M. FABRICIUS.

Qui a causé ce revirement subit ?

M. DE VARNA.

Un souvenir de jeunesse.

M. FABRICIUS.

Ah ! ah !

M. DE VARNA.

Ce n'est pas ce que tu sembles croire... Écoute : il y a vingt ans, j'étais au moment de quitter Vienne, j'avais réuni quelques amis dans la taverne du grand-amiral ; l'hôte n'avait pu nous donner une salle particulière. Un homme, jeune encore, mais dont le visage était déjà flétri par l'étude ou par le chagrin, entra et vint s'asseoir à la table la plus rapprochée de la nôtre... Cet homme, je ne l'avais jamais vu, j'en suis sûr, et je l'examinais pourtant avec je ne sais quel intérêt inexplicable pour moi-même, quand un de mes amis prononça mon nom... A ce nom, il se leva vivement... « Qui a prononcé le nom de Varna ? quel est celui de vous qui le porte ? » C'est moi ! lui répondis-je en me levant à mon tour. — Varna ? capitaine, en 1815, dans un des régimens de la Landwer ? — Lui-même ; qu'avez-vous à lui dire ? — J'ai à lui dire, continua-t-il en s'avançant vers moi, qu'il est un misérable et un lâche... Tu juges du bruit qui s'éleva à cette agression étrange... — Monsieur, il y a ici quelque méprise !.. je ne vous connais pas... — Et tu ne peux pas me connaître... mais ceci te prouvera que je suis venu te provoquer pour un duel à mort... Alors... oh ! je ne puis dire cela qu'à toi seul, et parce que j'y suis forcé pour t'expliquer ma conduite. — Alors, il me fit la plus cruelle de toutes les injures... une injure qui n'admet ni explications, ni réparations, ni excuses... il me donna un soufflet...

M. FABRICIUS.

Un soufflet !

M. DE VARNA.

Une heure après, nous nous battîmes...

M. FABRICIUS.

Et...

M. DE VARNA.

Et je le tuai...

M. FABRICIUS.

Ma foi ! il le méritait bien !

M. DE VARNA.

Non ! Fabricius... non ! il ne le méritait pas... Il y avait dans son action un mystère que je n'ai pu connaître, et tout me dit que l'infortuné croyait remplir un devoir en me venant insulter.

M. FABRICIUS.

Mais ses témoins...

M. DE VARNA.

Il en eut un seul qui semblait aussi animé que lui-même, et refusa obstinément de nous donner la moindre explication... Il suivit avec une anxiété inexprimable les chances de ce malheureux combat. Quand mon adversaire fut frappé, il courut à lui, le reçut dans ses bras, et lui dit quelques mots que nous ne pûmes entendre ; puis, s'adressant à moi : « Monsieur de Varna, je ne puis » prendre la place de votre victime... Je laisse à » Dieu le soin de nous venger. »

M. FABRICIUS.

J'y suis... Tu publias à cette époque plusieurs articles contre les sociétés secrètes ; je me rappelle même qu'ils étaient signés ainsi : « Un ancien capitaine de la Landwer. » La jeune Allemagne t'avait envoyé quelque fanatique qui recula devant l'assassinat, ou qui se confiait trop dans son adresse...

M. DE VARNA.

Nous nous arrêtâmes d'abord à cette idée ; mais je pris des informations, comme tu le penses. Ma victime était un professeur de philosophie, établi à Ratisbonne... aimé de tous, pour

la douceur de son caractère, il avait su se concilier le suffrage de toutes les opinions... Le meilleur des hommes, Fabricius!.. sa patrie entière l'a pleuré...

M. FABRICIUS.

Et comment s'appelait-il?

M. DE VARNA.

Frédéric Stopfeil!

M. FABRICIUS.

Le père...

M. DE VARNA.

De mon secrétaire, oui, de ce bon et loyal jeune homme... Sais-tu pourquoi il avait changé de nom?.. Il me l'a dit ce matin : c'est qu'il cherche celui qui a tué son père, et qu'il veut le tuer à son tour...

M. FABRICIUS.

Comment ignore-t-il que c'est toi?

M. DE VARNA.

Il l'ignore... et, grâce au ciel, dans sa famille même on ne l'a jamais su. On y est persuadé que le malheureux Stopfell est tombé sous les coups d'un spadassin... Ah! que j'ai souffert durant ce fatal entretien... Aussi troublé qu'un coupable devant son juge, je me cachais le visage comme s'il eût pu me reconnaître... Ce n'était que le fils, et il me semblait que je me retrouvais en face du père. Il fixait encore sur moi ce regard éteint, mais menaçant, où sa haine luttait avec l'agonie... Il voulait proférer une dernière injure... mais sa voix se perdait dans un flot de sang...

M. FABRICIUS.

Tu es innocent de cette catastrophe...

M. DE VARNA.

N'est-ce pas? n'est-ce pas que j'en suis innocent? Hélas! je ne pouvais me conduire autrement, il fallait me battre!.. Ce n'en est pas moins un cruel poids sur la conscience, que la mort d'un honnête homme et le malheur d'une famille!.. Fabricius, ce souvenir a empoisonné toute ma vie! Avec quel scrupule je l'ai interrogée pour y trouver l'explication de ce mystère sanglant!.. mais rien!.. rien!.. Devant Dieu, sur la tête de ma fille, je n'ai rien à me reprocher envers personne... J'ai toujours tâché de vivre comme un homme de bien!..

M. FABRICIUS.

Qui en doute?.. Et, maintenant, je vois ce que tu veux faire!.. donner ta fille à ce jeune homme...

M. DE VARNA.

Oui! pour apaiser le cri de ma conscience, pour avoir des nuits tranquilles... pour réparer le mal que je lui ai fait...

M. FABRICIUS.

Le mal fut involontaire!

M. DE VARNA.

Mais immense!.. Orphelin dès sa première enfance!.. Y a-t-il un malheur plus grand? Voyons! la main sur la conscience, je lui dois une réparation, n'est-ce pas? Je lui ai ravi son père, c'était ce qu'il avait de plus précieux au monde!.. Eh bien! je lui donne ce que j'ai de plus cher, ma fille... Je n'ai pas de meilleur moyen de m'acquitter...

M. FABRICIUS.

Sait-il déjà le bonheur qui l'attend?

M. DE VARNA.

J'ai compté sur toi pour le lui apprendre!

M. FABRICIUS.

Sur moi!

M. DE VARNA.

Tu ne me refuseras pas ce service?

M. FABRICIUS.

J'en aurais du regret... mais...

M. DE VARNA.

Enfin, je ne puis lui offrir ma fille...

M. FABRICIUS.

Mais que lui dire?

M. DE VARNA.

Dis-lui de me la demander!

M. FABRICIUS.

Eh bien! nous verrons... rien ne presse...

M. DE VARNA.

Au contraire, rien n'est plus pressé... Il veut partir pour Vienne... demain... ce soir, peut-être... Il faut lui parler tout de suite...

M. FABRICIUS.

Décidément, charge une autre personne de cette mission...

M. DE VARNA.

Quoi! la crainte de ta femme agit à ce point sur ton esprit!

M. FABRICIUS.

Ce n'est pas elle que je crains...

M. DE VARNA.

Qu'est-ce donc?

M. FABRICIUS.

Je crains le bruit...

M. DE VARNA.

Je m'engage à trouver pour Léopold une riche héritière... tu le lui diras, et si elle fait du bruit, fais en plus qu'elle!.. allons! que diable!.. il s'agit de faire trois heureux... une bonne résolution!.. du caractère!..

M. FABRICIUS.

Au fait, tu as raison!.. où est ton jeune homme?

M. DE VARNA.

Le voilà qui descend!

M. FABRICIUS.

Tu nous laisses!..

M. DE VARNA.

Je vais l'attendre dans le jardin!.. merci, Fabricius... à bientôt! (Il sort.)

SCÈNE VII.

M. FABRICIUS, CHARLES.

M. FABRICIUS, seul.

Il parle de tout cela bien à son aise... parce qu'il a eu le bonheur de devenir veuf après quatre ans de mariage!.. je remarque une chose: c'est que je suis aujourd'hui l'ambassadeur de tout le monde...

CHARLES, entrant.*

Je croyais trouver ici M. de Varna!

M. FABRICIUS.

Il vient de passer dans le jardin... mais restez donc; j'ai un mot à vous dire... que m'a-t-il appris? que vous nous quittez...

CHARLES.

Je le cherchais pour lui rendre mes comptes...

*Charles, M. Fabricius.

M. FABRICIUS.

Malgré tout ce qu'il a fait pour vous retenir...

CHARLES.

Je n'aurais pas résisté à ses prières si l'intérêt le plus sacré ne m'appelait à Vienne...

M. FABRICIUS.

Il faut absolument que vous partiez?

CHARLES.

Absolument.

M. FABRICIUS.

Cela vous est venu bien vite!.. quoiqu'il en soit, voilà une mauvaise journée pour moi!.. c'est le second malheur qui m'arrive!..

CHARLES.

Vous êtes trop bon!.. quel est le premier?

M. FABRICIUS.

Quelque chose qui ne vous intéresse pas... la rupture du mariage de mon neveu...

CHARLES.

De votre!..

M. FABRICIUS.

Il n'épouse plus M[lle] de Varna; c'est une affaire finie!.. ces mariages préparés de longue main ne réussissent jamais...

CHARLES.

Et de quel côté sont venus les obstacles?

M. FABRICIUS.

L'auriez-vous cru?.. du côté de Ninette.

CHARLES.

Comment?

M. FABRICIUS.

Elle a eu l'audace d'avouer à son père qu'elle n'avait que de l'amitié pour Léopold... et sur l'observation qu'entre époux, l'amitié devenait facilement de l'amour, elle a naïvement répondu, que cette transition lui serait impossible... attendu...

CHARLES.

Attendu?..

M. FABRICIUS.

Je vous retiens ici!.. et vous vouliez parler à M. de Varna!

CHARLES.

Attendu, Monsieur?

M. FABRICIUS.

Non, non... faites vos affaires!..

CHARLES.

Eh! Monsieur... achevez, je vous en supplie, attendu!..

M. FABRICIUS.

Attendu, qu'elle en aimait un autre.

CHARLES, à part.

Ah! Ninette...

M. FABRICIUS.

Que dites-vous de cette ingénuité?

CHARLES.

Je dis, que rien n'est plus touchant et plus respectable; et qu'après un aveu pareil, si M. de Blumenthal ne renonce pas à ses prétentions...

M. FABRICIUS.

Eh bien!...

CHARLES.

Eh bien! il y a renoncé... il a bien fait...

M. FABRICIUS.

Quel intérêt vous prenez à cette affaire! Sauriez-vous sur qui est tombé le choix de Ninette?

CHARLES.

Et comment le saurais-je?

M. FABRICIUS.

Je l'ignore... mais elle n'a pas voulu s'expliquer davantage, et son père est dans un étrange embarras.

CHARLES.

Pourquoi?

M. FABRICIUS.

C'est le plus indulgent de hommes!.. il a promis de ne jamais contrarier les affections de sa fille... mais comment accepter un gendre qu'on refuse de lui nommer, et qui ne se déclare pas!.. convenez que c'est un grand sot!..

CHARLES.

Mais s'il craint en se déclarant de faire un outrage à l'homme qu'il respecte le plus au monde!.. s'il ne peut offrir à M[lle] de Varna, ni un nom... ni une fortune...

M. FABRICIUS.

Notre ami ne tient qu'à la probité.

CHARLES.

Cependant, son indulgence aurait des bornes... et tenez!.. ce n'est assurément pas de moi qu'il s'agit... mais, supposons enfin, que sa fille m'eût distingué... si j'allais la lui demander?.. que me dirait-il?

M. FABRICIUS.

Il vous la donnerait avec joie...

CHARLES.

Vous voulez vous moquer de moi!.. adieu, Monsieur!..

M. FABRICIUS.

Vous n'allez pas le rejoindre?..

CHARLES.*

Je ne saurais lui parler dans le trouble où je suis!..

M. FABRICIUS.

Mais une supposition n'émeut pas à ce point!.. c'est donc la vérité que vous m'avez dite?..

CHARLES.

Eh! Monsieur, vous le savez bien!.. et c'est pour cela que je pars...

M. FABRICIUS.

C'est pour cela que vous resterez... allez trouver M. de Varna, et faites-lui l'aveu que vous m'avez fait...

CHARLES.

Je ne l'oserai jamais!

M. FABRICIUS.

Vous l'oserez! vous l'oserez, vous dis-je! parce qu'il vous répondra ce que je vous ai répondu...

CHARLES.

Monsieur!

M. FABRICIUS, le poussant vers la porte du fond.

Mais vous voyez bien que je vous parle en son nom!.. que je suis sûr de tout! allez! allez donc!..

CHARLES.

Ah! c'est un rêve!.. mais je m'y abandonne... mon cher Monsieur, je vous devrai mon bonheur...

(Comme il se jette dans les bras de M. Fabricius, M[me] Fabricius entre; Charles sort par la porte de gauche sans l'avoir vue.)

* M. Fabricius, Charles.

SCÈNE VIII.

M. et Mme FABRICIUS. *

Mme FABRICIUS.

Son bonheur!.. qu'est-ce qu'il veut dire?

M. FABRICIUS, se retournant.

Mme Fabricius!.. Te voilà seule, chère amie!.. où est Léopold?

Mme FABRICIUS.

Il est sorti pour affaires de son service... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... que signifie cette exclamation : je vous devrai mon bonheur?

M. FABRICIUS.

Propos d'enthousiaste!.. je lui donnais un petit conseil qu'il a reçu avec reconnaissance.

Mme FABRICIUS.

Eh bien! M. de Varna vous a parlé. Qu'avait-il à vous dire?.. qu'avez-vous résolu? a-t-il définitivement retiré sa parole?

M. FABRICIUS.

Ah! si tu m'avais entendu! avec quelle chaleur j'ai défendu les droits de ton neveu! comme j'ai été éloquent en rappelant les souvenirs de notre vieille amitié, et le respect dû à la foi promise!.. je t'assure que j'ai eu de beaux momens.

Mme FABRICIUS.

Vos frais d'éloquence ont été faits en pure perte!

M. FABRICIUS.

En pure perte! non, non, ma chère... j'ai failli changer sa résolution.

Mme FABRICIUS.

Il en a donc pris une! laquelle? parlez, parlez donc! vous me faites mourir...

M. FABRICIUS, la conduisant à une fenêtre.

Tiens! voilà un spectacle qui en dit plus que toutes mes paroles...

Mme FABRICIUS.**

M. Miller dans les bras de M. de Varna...

M. FABRICIUS.

Qui vient de lui accorder sa fille!

Mme FABRICIUS.

Fort bien! je m'y attendais! mais c'est une trahison si indigne... un mariage si extravagant!.. vous êtes leur complice...

M. FABRICIUS.

Moi!

Mme FABRICIUS.

J'ai des yeux!.. les remercîmens de ce jeune homme avaient bien de l'effusion... c'est vous qui avez mené cette intrigue! ne cherchez pas à le nier! dans quel intérêt avez-vous sacrifié votre neveu à un étranger? un étranger! que dis-je? l'est-il en effet pour vous!

M. FABRICIUS.

Madame!..

Mme FABRICIUS.

Monsieur, c'en est fait! à dater de ce jour! vous ne remettrez plus le pied dans cette maison!

M. FABRICIUS.

Rompre avec mon meilleur ami!

Mme FABRICIUS.

Ou avec moi!.. choisissez!..

* Mme Fabricius, M. Fabricius.

** M. Fabricius, Mme Fabricius.

M. FABRICIUS.

Si tu connaissais les motifs de sa conduite!..

Mme FABRICIUS.

Il vous les a dits!

M. FABRICIUS.

Assurément.

Mme FABRICIUS.

Parlez! je suis prête à les apprécier!

M. FABRICIUS.

C'est que je lui ai promis le secret!

Mme FABRICIUS.

Un secret!.. et je ne le saurais pas!.. voilà qui est plaisant! vous vous expliquerez, Monsieur... vous songerez que votre silence autorise toutes les conjectures...

M. FABRICIUS.

Madame, vous avez le champ libre! mais trahir le secret d'un ami! ce serait pousser trop loin la faiblesse... vous m'avez rendu ridicule assez souvent... n'essayez pas de faire de moi un malhonnête homme!..

Mme FABRICIUS.

C'est la première fois que vous me répondez ainsi!.. Je vois que M. de Varna me poursuit dans tout ce qui m'entoure, et que ses conseils...

M. FABRICIUS.

Je les ai trouvés excellens, madame... prenez garde, je suis bien tenté de les suivre!

Mme FABRICIUS.

Faites-en l'essai, pour voir... vous piquez vivement ma curiosité.

M. FABRICIUS.

Voici quelqu'un! du calme! on croirait que nous nous querellons.

SCÈNE IX.

M. WOLF, M. et Mme FABRICIUS.

M. WOLF.*

Pardon, monsieur; je n'ai trouvé personne pour m'introduire... Veuillez me dire si ce n'est pas ici que demeure M. Miller?

Mme FABRICIUS.

M. Miller? vous voulez dire M. Stopfell?

M. WOLF.

En effet!.. Mais je croyais qu'il n'était connu que sous le premier nom?

Mme FABRICIUS.

Sous tous les deux, monsieur... lequel est le vrai? ce n'est peut-être bien ni l'un ni l'autre.

M. WOLF.

Madame, je suis l'oncle de M. Stopfell.

M. FABRICIUS, à part.

Ah! diable!

M. WOLF.

Je regrette que vous ne connaissiez ni mon neveu, ni sa famille... vous ne supposeriez pas...

Mme FABRICIUS.

Nous la connaissons à merveille... M. Wolf, n'est-ce pas?... Vous voyez que je suis bien instruite.

M. WOLF.

Il m'est pénible d'être en reste avec vous, madame, et de ne pas savoir à qui je suis redevable d'un accueil aussi peu attendu.

* M. Fabricius, M. Wolf, Mme Fabricius.

M. FABRICIUS, à part.

Très bien! (Haut.) Vous voulez sans doute parler à votre neveu... Je vais le faire prévenir.

M. WOLF.

Je vous serai fort obligé.

Mme FABRICIUS.

Vous arrivez à propos, monsieur, pour partager son heureuse fortune... Je ne lui fais pas mon compliment des moyens qu'il a employés pour l'obtenir; mais tous les moyens sont bons quand on réussit.

M. WOLF.

J'ai élevé mon neveu, madame, et je suis sûr de lui... Je vois avec regret qu'il a déjà des ennemis; mais quels qu'ils soient, et avant même de l'avoir entendu, ce n'est pas lui que je condamne.

M. FABRICIUS, à sa femme.*

Venez donc, madame; vous n'êtes pas dans votre jour de réparties... Monsieur, enchanté...

Mme FABRICIUS.

Voilà qui complète le tableau!.. Je veux être la première à publier dans Stuttgard cette magnifique alliance.

(Elle sort avec son mari.)

SCÈNE X.

M. WOLF, seul.

Qu'est-ce que c'est que cette dame? de quoi parle-t-elle et que me veut-elle?.. Charles aurait fait fortune! comment cela? nous vivons dans un temps où l'on ne réussit pas si vite!.. Je l'ai défendu, je le devais... mais il y a dans tout ceci des mystères qui me déplaisent... quel est cette maison où il paraît établi?.. l'hôtel de quelque grand seigneur, sans doute... A quel titre a-t-il droit de l'habiter?.. Cruel enfant! parti depuis quatre mois, il y a huit jours seulement qu'il me donne de ses nouvelles... Il attendait une réponse, je suis venu moi-même... rue de Lessing, n. 18... C'est bien l'adresse qu'il m'avait indiquée... mais évidemment il n'est pas chez lui.

SCÈNE XI.

CHARLES, M. WOLF.

CHARLES.

Mon oncle, mon cher oncle!

M. WOLF.

Charles! (Ils s'embrassent.) Ah! vraiment, je suis trop faible!.. J'aurais dû vous gronder avant de vous embrasser.

CHARLES.

Mes torts sont bien grands.

M. WOLF.

Il y en a un que j'ai bien de la peine à vous pardonner! c'est d'être parti sans me dire adieu. Je n'avais donc pas toute votre confiance?

CHARLES.

Je voulais vous cacher le but de mon voyage.

* Mme Fabricius, M. Fabricius.

M. WOLF.

Moi, je craignais de l'avoir deviné... mais à voir ce front riant, ce visage épanoui, je ne puis croire que vous fussiez occupé des idées que je vous supposais.

CHARLES.

C'est un reproche.

M. WOLF.

Non.

CHARLES.

Que mon père me pardonne... je m'étais constitué son vengeur... j'étais parti pour chercher et punir son meurtrier... Vous vous attendiez, n'est-ce pas, à me retrouver agenouillé sur sa tombe, et vous me trouvez, comme vous le dites, le front riant et le visage épanoui... c'est une honte! c'est une honte!.. Mais je n'ai point abandonné le projet que me dicta la piété filiale... L'exécution n'en est que retardée... patience! Je vous jure de nouveau que mon père sera vengé.

M. WOLF.

Point de justification et point de sermens!.. j'ai toujours refusé de m'associer à vos projets de vengeance, et si je suis parti à la réception de votre lettre... c'est pour vous empêcher d'y donner suite... Mais ne parlons plus de cela... cette conversation vous exalte, et je venx vous calmer... Je me trompe fort, si ces quatre mois d'absence n'ont pas été moins tristes pour vous que pour moi, et si vous n'avez pas quelqu'agréable confidence à me faire.

CHARLES.

Mon cher oncle!.. mais je n'ose vous parler de mon bonheur... J'en rougis devant vous, à qui j'avais fait d'autres promesses... et, cependant, mon cœur est plein d'une joie folle... Ah! je ne sais ce que j'éprouve... mais le présent et le passé mêlent en moi leurs images confuses: j'ai envie de rire et de pleurer...

M. WOLF.

Vous êtes amoureux?

CHARLES.

Et comment savez-vous déjà mon secret?

M. WOLF.

Les passions sont comme les orages... on les devine avant qu'elles se déclarent... C'est donc un amour heureux qui vous occupe?

CHARLES.

Et qui m'a retenu à Stuttgard!..

M. WOLF.

Mon fils!... je me félicite d'être accouru... Le bonheur ou le malheur de votre vie dépend du choix que vous avez fait... Il me tarde de voir celle que vous aimez!..

CHARLES.

Votre curiosité sera bientôt satisfaite! Elle habite cette maison!..

M. WOLF.

Et comment êtes-vous chez elle?

CHARLES.

Chez son père... c'est l'un des premiers magistrats de cette ville... Je n'avais aucun moyen de me faire présenter chez lui... je suis entré dans sa maison en qualité de secrétaire...

M. WOLF.

Et il vous a reçu, ignorant que vous aimiez sa fille!.. C'est de la séduction!

CHARLES.

Ah! je me serais fait tuer avant de lui parler de mon amour. La voir, la voir, la voir... je ne voulais rien de plus... Que dis-je! ce matin, je partais pour Vienne... Mais son père!.. ah! comment vous dire?.. il oublie la distance qui nous sépare!.. il m'accepte pour gendre, moi, pauvre jeune homme obscur, sans fortune, sans nom!..

M. WOLF.

Et quel est le sien, mon fils?

CHARLES.

C'est le comte Joseph de Varna.

M. WOLF.

Joseph de Varna!

CHARLES.

Ce nom vous est connu?

M. WOLF.

S'il m'est connu!.. Joseph de Varna, qui servit autrefois, comme capitaine, dans un des régimens de la Landwer!..

CHARLES.

Lui-même.

M. WOLF.

Justice de Dieu! c'est chez lui que nous sommes?.. vous voulez épouser sa fille?

CHARLES.

Blâmez-vous une alliance si fort au-dessus de tout ce que je pouvais espérer...

M. WOLF.

Mais il ne sait donc pas qui vous êtes... il ne connaît donc pas votre véritable nom?

CHARLES.

Je le lui ai dit, ce matin même, en lui racontant la catastrophe qui m'a ravi mon père... et le projet que j'ai conçu de punir son assassin...

M. WOLF.

Et il vous a écouté?

CHARLES.

Avec l'émotion la plus vive!.. Mais quel rapport?

M. WOLF.

Mon fils!.. vous savez si je vous aime... et si votre bonheur est le dernier intérêt de ma vie!.. Je vais vous porter un coup bien cruel!.. mais il faut que je m'y résigne, et l'impatience, que je lis dans vos yeux, ne me permet pas de chercher des ménagemens... Vous ne pouvez épouser Mlle de Varna...

CHARLES.

Que dites-vous?

M. WOLF.

Qu'il faut renoncer à votre amour... dussiez-vous en verser des larmes de sang!

CHARLES.

Je ne puis comprendre...

M. WOLF.

Charles! m'avez-vous tenu lieu de fils? vous ai-je tenu lieu de père?..

CHARLES.

O ciel!

M. WOLF.

Eh bien! point de questions, et point de délais... Venez, venez!..

CHARLES.

J'ai demandé la main de Mlle de Varna; on me l'a accordée, je dois l'épouser... il y va de l'honneur pour l'un et pour l'autre! Mais que pouvez-vous blâmer dans ce mariage?.. Elle, je n'en parle point... quelle calomnie oserait l'atteindre?.. C'est donc son père que votre silence accuse?.. jusqu'ici il a passé pour le plus juste des hommes... Voyons! parlez!.. quel est son crime!

M. WOLF.

Ne me forcez pas à vous le dire!

CHARLES.

Je veux vous mettre en face l'un de l'autre... et quelle que soit l'accusation... je ne doute pas qu'il se justifie...

M. WOLF.

Se justifier, lui!.. Avant qu'il y réussisse, la mort me rendra tout ce que j'ai aimé... tout ce qu'il m'a ravi!..

CHARLES.

C'est en dire trop, et pas assez!

M. WOLF.

Sortons!.. c'est par pitié pour vous que je refuse de m'expliquer davantage!..

CHARLES.

Vous voulez donc me contraindre à vous deviner!..

M. WOLF.

Mon fils!..

CHARLES.

Si vous ne m'aviez pas dit tant de fois que vous ne saviez pas le nom du meurtrier de mon père...

M. WOLF.

Je devais vous le dire, je croyais prévenir de nouveaux malheurs...

CHARLES.

Ce n'était donc pas la vérité?.. Vous détournez les yeux... vous ne détruisez pas l'horrible soupçon qui est entré dans ma pensée... Oh! mais parlez donc!.. dites moi que M. de Varna n'est pas le seul homme que je sois forcé de maudire!..

M. WOLF.

Point de malédiction!.. il se repentait... et la preuve, c'est qu'il vous donnait sa fille...

CHARLES.

Ah! c'était une réparation... tout est expliqué!.. (Il marche à grands pas.) Félicitez-vous maintenant de m'avoir trompé avec tant de persévérance, de m'avoir obstinément caché son nom... La vengeance et l'amour sont les deux grandes passions de l'homme... Voilà qu'elles sont allumées dans mon cœur, sans que, grâce à vous, il me soit jamais possible de les satisfaire...

M. WOLF.

Vous les dompterez alors; homme et chrétien, souvenez-vous que la vie est un combat!..

La toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

M. DE VARNA, M. FABRICIUS, NINETTE.

M. DE VARNA.

Jamais?.. jamais?.. il a dit que tout était rompu pour jamais?..

NINETTE.

Vous commenciez à trouver son absence un peu longue : je suis venue dans cette salle pour lui dire que plusieurs de vos amis étaient arrivés à qui vous vouliez le présenter comme votre gendre... à ce mot, il a fait un grand mouvement; des larmes ont coulé de ses yeux ; il s'est jeté sans rien dire dans les bras de son oncle... J'étais toute troublée de cet accueil ; car ce n'est pas là ce que j'attendais ! voyant qu'il ne voulait pas me répondre, je me suis adressée à M. Wolf, et je lui ai demandé s'il ne comptait pas vous voir... Non, Mademoiselle, a-t-il répondu, cet entretien serait inutile. Veuillez agréer l'expression de mes regrets... et alors M. Miller s'est tourné vers moi, et d'une voix étouffée par ses sanglots : adieu, m'a-t-il dit, tout est rompu ; je ne vous reverrai jamais!..

M. DE VARNA.

Calme toi.

NINETTE.

Jamais! Jamais!

M. DE VARNA.

Et, ils sont sortis?..

NINETTE.

Mon père je n'en sais rien. Je l'ai regardé sans pouvoir prononcer une parole, et je me suis retirée. Il m'a fallu bien du courage, allez...

M. DE VARNA.

Je le reconnais et je t'en félicite.

NINETTE.

C'est donc M. Wolf qui a rompu mon mariage? lui, qui a l'air si respectable!.. quel mal lui ai-je fait?

M. DE VARNA.

Redescends dans le salon et s'il nous vient des visites...

NINETTE.

Je ne veux pas les recevoir ; non, mon père, l'effort que j'ai fait devant M. Miller a épuisé tout mon courage. Je vous demande la permission de me retirer dans ma chambre. Ne soyez pas inquiet de moi ; je me ferai bientôt une raison. Puisque M. Miller est un ingrat!..

M. DE VARNA.

Hélas, il n'a rien à se reprocher...

NINETTE.

Comment!.. m'abandonner quand il vient d'obtenir ma main ? Vous trouvez sa conduite excusable?.. son oncle lui a donné de mauvais conseils, je le vois bien ; mais il ne devait pas les accueillir! et quand M. Wolf lui aurait défendu de m'épouser! eh bien, on n'obéit pas! on se révolte!..

M. DE VARNA.

Tu as raison. Et après tout, si ce n'est pas celui-là que tu épouses...

NINETTE.

Ah! ne me parlez d'aucun autre! j'ai le monde en horreur. Je passerai ma vie près de vous. Je ne veux jamais me marier.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. DE VARNA, M. FABRICIUS.

M. FABRICIUS.

Hé bien, l'arrivée de l'oncle a brouillé les cartes?..

M. DE VARNA.

Que supposes-tu?

M. FABRICIUS.

Qu'il a revélé à son neveu le secret de ce malheureux duel.

M. DE VARNA.

Mais il ne savait pas que je fusse le meurtrier!..

M. FABRICIUS.

Dis qu'il feignait de ne pas le savoir. Le jeune homme ayant un caractère ardent, c'était une sage précaution. Il paraît néanmoins qu'il ne veut pas du mariage et qu'il a conservé de la rancune.

M. DE VARNA.

Et ne pas soupçonner d'où me vient la haine de cette famille! Il ne veut pas me voir, a-t-il dit; mais Dieu merci, il n'a pas encore quitté Stuttgard et je saurai bien le rejoindre.

(Il sonne.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

M. DE VARNA.

M. Miller est sorti de mon hôtel, il y a quelque temps, avec un Monsieur d'un certain âge. Savez-vous quel chemin ils ont pris?

LE DOMESTIQUE.

Ces Messieurs sont encore dans la maison.

M. DE VARNA.

Comment?

LE DOMESTIQUE.

Je viens du bureau des diligences de Steinbach où j'ai retenu deux places...

M. FABRICIUS.

Ils sont pressés.

LE DOMESTIQUE.

Et quand Monsieur a sonné, j'allais monter chez M. Miller, pour lui rendre compte de la commission qu'il m'a donnée.

M. DE VARNA.

Il est donc chez lui?

LE DOMESTIQUE.

Il écrit une lettre.

M. FABRICIUS.

Qui t'est probablement adressée.

M. DE VARNA.

Et cet étranger?

LE DOMESTIQUE.

Ne l'a pas quitté.

M. DE VARNA.

C'est bien ! (Le domestique sort.)

SCÈNE IV.

M. FABRICIUS, M. DE VARNA.

M. DE VARNA.

Une lettre !.. sans doute une lettre d'adieux et d'affaires, qui ne m'apprendrait rien, qui ne m'expliquerait rien !... Je ne m'en contenterai pas.

M. FABRICIUS

Que veux-tu donc?

M. DE VARNA.

Une explication décisive.

M. FABRICIUS.

Il ne peut te la refuser. Quand on apprendra dans Stuttgard que le mariage de ta fille s'est rompu, non par ton refus, mais par celui de ton secrétaire...

M. DE VARNA.

L'étonnement sera grand, n'est-ce pas?

M. FABRICIUS.

Ce sera un éclat fâcheux pour toi.

M. DE VARNA.

Surtout pour Ninette... pauvre et chère enfant !.. Je vais parier que les insinuations les plus malveillantes seront propagées par Mme Fabricius.

M. FABRICIUS.

Tu commences à la connaître.

M. DE VARNA.

Et tu n'useras pas de tes droits sur elle pour l'engager à se taire?

M. FABRICIUS.

Engager ma femme à se taire... Décidément tu ne la connais pas.

M. DE VARNA.

Je croyais que tu venais m'offrir tes services.

M. FABRICIUS.

Je suis venu te faire mes adieux... Oui, mon cher, Mme Fabricius furieuse, m'emmène aux eaux de Graëtz, les eaux les plus ennuyeuses de toute l'Allemagne !.. C'est un tête-à-tête de quatre mois... T'avais-je prédit qu'elle se vengerait sur moi du mariage de ta fille?

M. DE VARNA.

Mais puisque le mariage ne se fait pas.

M. FABRICIUS.

C'est égal, elle se venge toujours !.. enfin les chevaux de poste sont commandés pour neuf heures; si d'ici là tu te réconcilies avec ton secrétaire, fais-moi l'amitié de me l'écrire. Si je ne reçois rien, j'annoncerai à ma femme la rupture officielle de ce mariage, et peut-être parviendrai-je à la retenir.

M. DE VARNA.

Allons, je ne crois pas que tu partes.

M. FABRICIUS.

Que Dieu t'entende! ah! si tu m'en croyais!..

M. DE VARNA.

Eh bien?

M. FABRICIUS.

Tu laisserais là le sieur Wolf et son neveu... il refuse ta fille, tant pis pour lui. Mais devant la probité la plus scrupuleuse, tu n'as plus rien à te reprocher. Qu'il aille chercher un meilleur mariage à Steinbach... bon voyage !

M. DE VARNA.

Voilà bien un conseil d'égoïste et tu l'as toujours été. Quoi ! tu veux...

M. FABRICIUS.

Point d'emportemens. Tu sais que ce n'est pas mon fait. On a un ami, on lui donne un conseil, il vous envoie promener... tout cela est fort naturel... Adieu, adieu !

SCÈNE V.

M. DE VARNA, seul.

Abandonner ce malheureux jeune homme que j'ai fait orphelin ! ah ! si je ne m'intéressais pas à lui, je ne mériterais pas d'être père !.. le voici. (Il va fermer la porte du fond.)

SCÈNE VI.

M. DE VARNA, M. WOLF, CHARLES.

M. WOLF, à son neveu.

Venez, un peu de courage... un dernier effort... Il faut faire remettre cette lettre à M. de Varna... rien de plus... Une explication verbale est dangereuse et inutile ; et vous voyez que lui-même ne la désire pas.

M. DE VARNA, s'avançant.

Qui vous l'a dit?

CHARLES.

Ah! c'est lui!

M. DE VARNA.

Je ne désire pas une explication verbale ?.. Ah ! monsieur, si j'avais su que vous habitiez Steinbach, il y a long-temps que je serais allé vous la demander ; je ne laisserai pas échapper l'occasion de l'obtenir!

CHARLES, à lui-même.

O Dieu!.. voir là... devant moi ! le meurtrier de mon père, et ne pouvoir le venger!

M. WOLF.

L'explication que je puis vous donner sera courte. Regardez-moi en face, si vous l'osez... Vingt ans d'une vie où vous avez rendu le bonheur impossible, ont-ils flétri mes traits au point que vous ne puissiez me reconnaître ?..

M. DE VARNA.

Je vous reconnais... Et, cependant, quand je vous ai vu, vous ne portiez pas ce costume. Qui l'eût dit, que le témoin de ce duel terrible deviendrait un jour l'un des ministres du Dieu de paix?

M. WOLF.

Ah ! rendez grâce à ce caractère dont j'étais déjà revêtu ! Si, à cette époque, j'avais encore eu le droit de manier une épée, vous auriez fait deux victimes au lieu d'une, ou bien je vous aurais tué sur le cadavre de mon frère!

M. DE VARNA.

Est-ce un prêtre qui me parle ?..

M. WOLF.

Un prêtre et un juge. Devant le tribunal suprême, la justice parle aussi haut que la bonté!..

Mais j'en dirais trop, vous m'avez reconnu... il suffit. Vous savez pourquoi mon neveu ne peut épouser votre fille.

M. DE VARNA.

Il le pourrait si vous n'aviez pas parlé! Ah! vous étiez mieux inspiré, quand vous avez feint d'ignorer le nom de celui qui a tué son père. Alors, vous faisiez acte de prudence; aujourd'hui, monsieur le ministre, vous avez fait acte de cruauté!

M. WOLF.

J'ai fait ce que j'ai dû faire.

M. DE VARNA.

Ne vous créez pas des devoirs chimériques. Vous avez cédé à ce ressentiment dont vous refusez de m'expliquer la cause, et que l'âge au moins devrait avoir calmé! Ah! quelle que soit l'origine de votre haine, est-ce ainsi que vous pratiquez le pardon des injures? Inflexible après vingt ans!.. Mais la justice des hommes a moins d'animosité que vous! Vingt ans! C'est le terme qui est fixé pour la prescription des plus grands crimes, et la mort de Stopfell ne fut qu'un malheur! Parlez, monsieur, vous vouliez m'accuser et c'est moi qui vous accuse; de quel droit êtes-vous venu vous jeter entre l'offense et la réparation?

M. WOLF.

Il y a des réparations plus funestes que l'injure. Et vous ne savez pas que la colère du ciel éclatait dans l'expiation que vous aviez rêvée. Allez, je ne veux pas d'autres preuves qu'il n'a pas encore pardonné; il voit vos remords et j'apprécie vos intentions, c'est assez. Je ne vous demande pas de rendre justice aux miennes. Si j'avais à les justifier, ce serait devant Charles seulement. Je n'ai pas voulu que le bonheur fût pour lui le prix du sang de son père; qu'il s'explique: me reproche-t-il d'avoir dit la vérité?..

CHARLES.

Ah! mon seul malheur est de l'avoir apprise trop tard! Abrégeons un entretien qui ne peut changer mon sort ni le vôtre. Je vais partir, monsieur; je ne puis vous remercier de vos bienfaits; ils m'ont ôté la dernière douceur qui reste à un malheureux: le droit de maudire l'auteur de son infortune! Que le ciel vous pardonne la mort de mon père; moi, je renonce au projet de la venger!.. Ah! que vous avais-je fait pour me traiter avec une bonté si grande; et lui, mon père, le plus doux, le meilleur des hommes, que vous avait-il fait pour le tuer?..

M. DE VARNA.

Vous parlez comme quelqu'un qui ignorerait toutes les circonstances de ce duel?

CHARLES.

Je n'en connais que la catastrophe. Que m'importe le reste?..

M. DE VARNA.

Mais, le reste établit de quel côté l'agression est venue.

CHARLES.

Et comment ne serait-ce pas du vôtre? A qui mon père aurait-il pu chercher querelle?

M. DE VARNA.

Vous croyez que je l'ai provoqué!.. Mais, quelle est donc cette vérité qu'on vous a dite? Moi, provoquer votre père? mais je ne le connaissais pas; mais, une heure avant ce duel fatal, je ne l'avais jamais vu! Je ne comprends pas les révélations incomplètes de votre oncle; mais, s'il s'obstine à se taire, moi, je veux parler. A défaut de votre affection, je tiens à conserver votre estime. Celui qu'on vous a représenté comme un spadassin avait reçu un soufflet, oui, un soufflet de votre père! Pouvait-il se dispenser de se battre avec lui?..

CHARLES, à son oncle.*

Un soufflet!.. Ah! monsieur!.. pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?.. Mon père était donc l'ennemi de M. de Varna? Quelle insulte avait motivé cet horrible outrage?

M. WOLF.

Charles, vous ne savez pas ce que vous me demandez; si je me déterminais à parler, ce ne serait pas devant vous.** Monsieur, mon malheureux beau-frère voulait vous forcer à un duel, et son honneur lui défendait de vous en avouer la cause; mais, puisque vous tenez absolument à savoir le secret de sa conduite, cherchez dans votre vie, et voyez si vous n'y retrouvez pas quelque action qui méritait le plus terrible châtiment!..

M. DE VARNA.

Grâce à Dieu, ma vie est pure. Je veux perdre la réputation d'honnête homme que mes concitoyens m'ont faite, si je sais ce que votre frère avait à me reprocher.

M. WOLF.

Je croyais que vous aviez plus de mémoire... je vais donc vous aider. Souvenez-vous de la fête qui fut donnée, à Vienne, en 1815, aux officiers allemands, vainqueurs à Leipsick.

M. DE VARNA.

Qu'y a-t-il de commun entre cette fête et le crime que vous m'imputez?..

M. WOLF.

Vous me le demandez! vous n'avez pourtant pas oublié la rencontre que vous y avez faite!

M. DE VARNA.

Hé! Monsieur, je n'y suis pas allé.

M. WOLF.

Vous n'y êtes pas allé?

M. DE VARNA.

Sur l'honneur, monsieur, je vous l'affirme. Le jour où elle se donna, j'étais dans mon lit; j'avais la fièvre et le délire.

M. WOLF.

Vous osez soutenir?..

M. DE VARNA.

Ce que je suis en état de prouver.

M. WOLF.

Le sort en est jeté. Une explication complète est nécessaire... Stopfell, tu me pardonneras de trahir le serment que je t'ai fait! vous ne pouvez rester ici, Charles; retirez-vous.

CHARLES.

Me retirer! Mais je prends plus d'intérêt que vous-même à la justification de M. de Varna! mais c'est mon amour, c'est mon avenir, qui sont en cause!

M. WOLF.

Et quand ce serait votre existence même je ne parlerais pas devant vous!..

* M. Wolf, M. de Varna, Charles.

** M. de Varna, M. Wolf, Charles.

CHARLES.

Mon cher oncle...

M. WOLF.

Vous avez, je crois, quelque confiance dans mon expérience et dans mon amitié. Je vous prie de nous laisser et d'aller m'attendre!

CHARLES, en sortant.

Oh! je veux tout savoir!

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

M. DE VARNA, M. WOLF.

M. WOLF, revenant.

Vous affirmez sur l'honneur que vous n'êtes point allé à la fête qui fut donnée au palais de Barleim en 1815, vous, l'on des héros de cette fête nationale!.. Qui donc y vint avec ce carnet?

M. DE VARNA.

Voyons.

M. WOLF.

Vous le reconnaissez, n'est-ce pas? c'est bien à vous qu'il fut veodu par le joaillier Bamberg, à Vienne? D'ailleurs, voici une carte d'entrée à cette fête, sur laquelle votre nom est écrit : Joseph de Varna. Vous n'avez pas de frère ou de parent qui porte votre nom?

M. DE VARNA.

Je reconnais ce carnet, que j'ai effectivement acheté et perdu à l'époque dont vous me parlez.

M. WOLF.

Je ne l'ai pas perdu, moi! je l'ai soigneusemeot conservé, comme la preuve de votre crime.

M. DE VARNA.

Monsieur, avant d'aller plus loin, veuillez me dire comment ce carnet est tombé dans vos mains?

M. WOLF.

C'est ma sœur qui l'a remis en mourant à son mari, au malheureux Stopfell. Des mains de mon beau-frère, il a passé dans les miennes.

M. DE VARNA.

Votre sœur...

M. WOLF.

Et voici une lettre, un adieu suprême, qui nous expliqua sa mélancolie et la langueur fatale dont elle est morte, à l'âge de vingt-cinq ans!.. Lisez, monsieur, lisez.

M. DE VARNA, lisant.

« Frédéric, ne me regrettez pas, j'étais indi-»gne de vous. Le chagrin sous lequel je succombe »date de mon voyage à Vienne, et de cette fête si »malheureusement célèbre où ma tante me con-»duisit. Devais-je aller à une fête sans mon frère »et sans vous? Vous savez qu'elle se termina »par un incendie. Quand il se déclara, ma tante »et moi nous fûmes séparées par la foule. Je »fuyais au hasard dans les salons enflammés »quand je rencontrai un officier de la Landwher, »qui, uoe heure avant, nous avait abordées, »sans nous connaître, et nous avait suivies assez »long-temps... L'uniforme qu'il portait m'inspira »de la confiance... éperdue, presque évanouie, »je me laissai entraîner et sauver par lui... pour »quoi n'ai-je pas mieux aimé mourir?.. »

M. WOLF.

Continuez, monsieur, continuez...

M. DE VARNA.

« Quand je revins à moi, j'étais en sûreté, »mais j'étais perdue. J'entendis tout-à-coup au-»près de moi la voix de ma tante qui m'appe-»lait... Me voici!.. me voici!.. m'écriai-je... »Alors ce malheureux prit la fuite; et, quand je »me levai, mon pied heurta ce carnet qoe je vous »donne et qui m'a révélé son nom... Deux ans »après nous nous sommes mariés. C'est là que »mon malheur cesse et que mon crime com-»mence. Frédéric, j'étais mère, et ma tante »élève mon enfant. Pardonnez-moi de vous avoir »trompé! »

M. WOLF.

Hé bien?

M. DE VARNA.

Hé bien! ma surprise et mon indignation sont si fortes que je ne puis encore m'expliquer.

M. WOLF.

Cette lettre vous confond?

M. DE VARNA.

Elle m'apprend que la mort de votre beau-frère n'est pas le seul de vos malheurs que j'aie à me reprocher.

M. WOLF.

Vous avouez que vous êtes coupable?

M. DE VARNA.

Non pas comme vous le croyez!.. « L'habit qu'il portait m'inspira de la confiance... » Son amitié m'en inspirait aussi, l'indigne! ai-je pu prévoir une aussi lâche trahison!

M. WOLF.

Que dites-vous?

M. DE VARNA.

Je dis que voilà une tombe bien malheureusement ouverte, et que si votre beau-frère, avant de me frapper, m'avait dit un mot, un seul mot, ce duel n'aurait pas eu lieu, cette méprise maudite ne durerait pas depuis vingt ans!

M. WOLF.

Une méprise!

M. DE VARNA.

Hélas! elle est bien naturelle, et toutes les circonstances m'accusaient!

M. WOLF.

Uoe méprise!

M. DE VARNA.

Ah! malheur irréparable! comment n'avez-vous pas eu l'idée que celui dont le nom est écrit sur cette carte et le misérable qui a causé la mort de votre sœur pouvaient n'être pas le même homme?

M. WOLF.

Cela n'est pas, monsieur, cela ne peut pas être.

M. DE VARNA.

Et moi, je vous jure que c'est la vérité.

M. WOLF.

Ciel!.. Et qui serait donc le coupable?

M. DE VARNA.

Un ancien ami, à qui je rougis maintenant d'avoir donné ce nom.

M. WOLF.

Ce lâche était votre frère d'armes dans la journée qui a sauvé l'Allemagne?

M. DE VARNA.

Non, grâce au Ciel, non !

M. WOLF.

A quel titre alors put-il s'introduire dans cette fête ?

M. DE VARNA.

En m'empruntant les miens ! en me prenant mon uniforme et cette carte d'entrée... Ah ! je ne me pardonnerai jamais de lui avoir prêté le nom d'un honnête homme ; mais je ne le croyais pas capable de le déshonorer !

M. WOLF.

Ah ! Monsieur, s'il était vrai, s'il était possible...

M. DE VARNA.

Vous me soupçonnez encore ?

M. WOLF.

Je ne puis vous dire tout ce qu'il m'en coûterait pour vous refuser mon estime ; mais quel que soit l'accent de vérité qui éclate dans vos paroles, je n'ose vous croire sur une simple affirmation. Vous ne me refuserez pas la preuve complète de votre innocence ; dites, dites-moi le nom de cet ami indigne, de ce malheureux sur qui doit retomber le sang de mon beau-frère et de ma sœur !

M. DE VARNA.

Je ne vous le nommerai pas. Non que je trouve des excuses à son crime ; j'en ai souffert autant que vous ; j'en suis plus indigné peut-être ! mais à quoi bon ? qui de nous pent aller lui demander satisfaction, pour la mort de ses deux victimes... Est-ce moi qui le méprise !.. Est-ce vous qui êtes prêtre !.. Est-ce Charles ? Charles qui je le vois bien, est son fils !.. D'ailleurs, ce jour d'éclaircissemens et de réconciliation n'est-il pas un jour d'indulgence ?.. Abandonnons à la justice de Dieu celui qui a causé tant de catastrophes, et n'y songeons plus que pour les réparer !.. Ce n'est pas le père de Charles que j'ai tué. Votre beau-frère l'avait reconnu, n'est-ce pas, pour lui donner un nom et une famille ; mais enfin, le sang de cet homme juste, versé par une fatalité déplorable, ne s'élève plus entre nous. Vous me demandez une preuve complète de mon innocence ?.. Hé bien, je vous offre de nouveau la main de ma fille pour votre neveu. Croyez-vous que je voudrais unir le frère et la sœur ?

M. WOLF.

Non, je ne le crois pas. M. de Varna, vous êtes le plus honnête homme que je connaisse !.. (*Il lui tend la main.*) Vous avez raison. Abandonnons le coupable à la justice suprême et ne songeons qu'au bonheur de votre fils... Il faut maintenant détruire l'effet de mes paroles... Comment y parviendrai-je, sans lui révéler le secret de sa naissance ?.. c'est une tâche difficile...

SCÈNE VIII.

M. DE VARNA, CHARLES, M. WOLF.

CHARLES, *qui est entré depuis quelques instans.*

Elle serait impossible ; mais j'étais resté là, mon oncle, et j'ai tout entendu !

M. WOLF.

Malheureux !

CHARLES.

Est-ce bien un malheur ?.. je l'ignore. J'ai passé par tant d'alternatives de douleur et de joie, j'ai souffert en quelques heures de si rudes secousses, que je ne puis plus rien distinguer dans mon cœur ! Mais je ne m'en défendrais en vain : le sentiment qui survit, l'idée qui s'offre la première, c'est que je puis prendre votre main et la couvrir de baisers et de larmes...

M. DE VARNA.

Charles, mon fils !

CHARLES.

Oui, votre fils ; vous seul êtes digne de remplacer celui que je croyais avoir pour père et qui ne fut que le premier de mes bienfaiteurs ! Ah ! c'est le ciel qui vous inspirait quand vous avez refusé de nommer l'auteur de tant de malheurs et de tant de crimes... ne me le nommez jamais, je vous en conjure, ne me le nommez jamais !

(*Il se jette dans les bras de M. de Varna. Pendant qu'ils se tiennent embrassés, Ninette entre ; elle les voit et jette un cri de joie.*)

NINETTE.*

Ah ! ah ! Dieu !

M. DE VARNA.

Tu arrives à propos... eh bien ! tu pleures ?

NINETTE.

Ne vous inquiétez pas ; ce sont des larmes que le chagrin avait amenées dans mes yeux et que la joie en fait tomber !

M. DE VARNA.

Es-tu toujours décidée à ne plus te marier ?

NINETTE.

Cela dépend.

M. DE VARNA.**

Charles essaiera de vaincre tes répugnances.

SCÈNE IX.

LES PERSONNAGES EN SCÈNE, M. ET Mme FABRICIUS***.

M. FABRICIUS, *amenant sa femme.*

Je vous dis, madame, qu'il est neuf heures et que Varna ne m'ayant pas écrit, c'est que le mariage de sa fille est définitivement rompu.

Mme FABRICIUS.

Est-il vrai, mon cher président ?

M. DE VARNA.

Vous venez me faire un compliment de condoléance et, vous voyez, ce sont des félicitations que je reçois.

(*M. Wolf et Mme Fabricius se saluent.*)

Mme FABRICIUS.

On nous avait trompés ? Ah, tant mieux. (*A son mari.*) A quoi m'avez-vous exposée, Monsieur ? Vous me le paierez.

M. FABRICIUS.

Mais nous étions convenus... je croyais...

Mme FABRICIUS.

Nous n'assisterons pas au mariage. Recevez nos adieux.

* Ninette, M. de Varna, Charles, M. Wolf.

** Charles, Ninette, M. de Varna, M. Wolf.

*** Charles, Ninette, M. Fabricius, Mme Fabricius, M. de Varna, M. Wolf.